MONIQUE ENCKELL

Madame l'Afrique

ROMAN



ÉDITIONS DU SEUIL

MONIQUE ENCKELL

Madame l'Afrique

ROMAN



ÉDITIONS DU SEUIL

MONIQUE ENCKELL

MADAME L'AFRIQUE

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e^*

Du même auteur

Le Grand Nénuphar d'Amazonie
Avant-Scène Théâtre, 1992

Dieu merci, on ne meurt qu'une fois
Avant-Scène Théâtre, 1993

Heureux comme des rois
Éditions des Quatre-Vents, 1996

Deux jambes, deux pieds, mon œil
Actes Sud-Papiers, 1997

Il a dit, il n'a pas dit
École des Loisirs, 1998

Pêcheurs de lune
École des Loisirs, 2000

Quand je serai grande, je serai étrangère
Seuil-Jeunesse, 2000

ISBN 978-2-02-118732-8

© ÉDITIONS DU SEUIL, MARS 2001

www.seuil.com

Cet ouvrage a été numérisé en partenariat avec le Centre National du Livre.

Avec le soutien du

CNL

Centre national du livre

www.centrenationaldulivre.fr

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

L'Afrique a-t-elle perdu le Nord ?

KATEB YACINE

TABLE DES MATIÈRES

Du même auteur

Copyright

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Les affaires « corantes ».

Mourad Bourboune

– Là-haut, tout le monde dit : Madame l'Afrique.
– C'est pas du français !
– C'est pas de l'arabe en tout cas.
– Montre voir la carte !
– Là. Terminus du bus la Consulaire.
– La Consulaire, la Consulaire… Pas le moindre consulat.
– Un arrêt de bus et un chemin de pierres.
– Hum ! Lieu stratégique autrefois.
– Là-haut, les corsaires dominaient le port d'Alger, surveillaient la mer et leurs bateaux.
– On a chassé le Turc. Range le dossier !

Le fonctionnaire en fonction transpire, le sous-fifre est inquiet. La Consulaire a échappé à l'arabisation.

– J'y suis allé en inspection avec rapport.
– Je n'ai rien demandé. Range le dossier !
– A partir de Bab-el-Oued, j'ai pris le trolley, le trolleybus. Ça grimpe en lacets jusqu'à l'esplanade de Notre-Dame-d'Afrique, ça grimpe, à condition de rester accroché. Si les deux caténaires sautent en l'air, tonnerre d'étincelles et feu d'enfer ! Faut continuer à pied, direct l'arrêt Mosquée en construction.
– Quelle chaleur !
– J'ai noté sur la carte, chef ! La Nouvelle Mosquée, le Terminus du bus la Consulaire et le chemin dit Casse-ta-gueule. Un oued encombré de pierres.
– C'est bien ce que je dis. Un tas de pierres.
– De la caillasse !
– Où j'en suis avec toute cette paperasserie ?

– La Consulaire.

– Hum !

– Chef ! J'ai lu les instructions.

– C'est toi l'arabisant confirmé, je m'incline, moi, je te dis la vérité, l'arabe me donne mal de tête, je suis inscrit au cours obligatoire, je n'y vais pas.

Le sous-fifre baisse la voix et persiste au nom d'Allah.

– Dieu Miséricordieux !

– J'ai continué mes études à Moscou.

– Trop froid.

– Moscou est moelleux. J'avais de quoi et de qui me réchauffer. Je ne me plains pas.

– D'après mes observations, consignées dans le rapport, quand l'orage éclate avec forte pluie, le chemin dit Casse-ta-gueule est boueux et dégouline un peu.

– Du goudron ! Du goudron ! Range le dossier !

– C'est vrai que ça glisse.

– Laisse glisser jusqu'en bas et le terrain sera plat, propre à la construction et rebaptisé comme tu voudras.

– Je range le dossier !

– Pas question de déboussoler les facteurs pour un olivier et trois maisons qui ne tiennent pas debout.

– Des maisons qui tiennent. Des nids à pirates.

– Des maisons qui datent, et le riche veut du neuf, de la construction.

– Le riche !

– En Algérie, chaque Algérien a le devoir d'être riche.

– Inch Allah !

– On n'a pas fait sept années de guerre pour gagner la misère. On est indépendants, oui ou non ?

– On l'est.

– Alors, construisons !

– Les papiers sont donnés aux uns, pas aux autres.

– Laisse le temps au Gouvernement de régler chouia chouia les affaires « corantes ».

– Voilà trois années que j'attends pour ma maison. Y a pas ci, y a pas ça, y a pas de ciment, y en aura. Cours après les parpaings !

– Honte à toi, mon frère ! Au nom de tous nos martyrs, oublie ta maison ! La Révolution voit grand, le pays entier est en construction.

– Et pour avoir le permis de construire, t'arrives jamais au bureau du responsable, tu passes pas.

– On n'est pas dans un moulin, on est en Algérie. L'Unique Clément Éternel est au ciel et les chaouchs sont aux portes des bâtiments officiels. Heureusement qu'ils empêchent de passer !

– La Consulaire, chef. Saleté de chèvres ! Elles broutent.

– Laisse brouter !

– En bas Bologhine, en haut Z'ghara et entre deux cette Consulaire, chef !

– Tu ne peux pas dire Frère ! Comme tout le monde ! Chef ! En Algérie, chacun est chef, au moins sous-chef, en attendant de prendre la place du chef. Où j'en suis ?

– La Consulaire.

– Mais puisque la Consulaire est habitée par les chèvres et les moutons.

– Un matin, on va se réveiller, plus d'Algérie.

– Quoi ?

– L'Algérie entièrement broutée.

– Dis donc toi, t'as été sérieusement chahuté. T'en as pris un coup !

– En 1962, juste avant le cessez-le-feu, je n'aime pas en parler.

– Pauvre ! Meskine ! T'en as pris un coup sur le ciboulot !

– Le ciboulot !

– Quelle chaleur ! Je ne sais plus où j'en suis.

Et le dossier la Consulaire s'endormit en toute ataraxie.

Puis vint le temps d'un grand rangement dans ma tête, dans mes livres, dans mes papiers. Je retrouvai après tant d'années ces quelques feuillets d'un scénario perdu – *Scène première / La Consulaire / Bureau de l'Habitat*

/ Ministère Blablabla – que je relus en riant. Je n'allais pas pleurer sur un tas de poussière. L'espoir renaissant en Algérie, je décidai de placer cette scène en exergue au récit que j'entrepris d'écrire un soir de… Je ne me souviens plus.

Le téléphone a sonné, c'est mon amie Farida B. qui appelle d'Alger. Sous le radiateur de sa salle de bains, un scorpion s'est réfugié, elle hésite à l'écraser ; l'homme tue, le scorpion dort. Elle se prépare à sortir, elle doit le faire chaque jour, elle tremble déjà mais ne dit rien de cela. Je suis angoissée, je ne réponds que des banalités… Oui, elle est montée là-haut à Madame l'Afrique, le village de Z'ghara s'est étendu à toute la colline. Non, elle n'a pas retrouvé Saïda. Avant de raccrocher, elle a répété :

– Aucune trace de Saïda.

1

Si on frotte le passé et l'avenir, il en jaillit un étrange présent. Je grimpe le chemin de pierres, les pierres glissent sous la lune, sous les pieds, glissent vers la mer. Les arbres se tordent. De douleur ? Les terrasses flottent au-dessus de la mêlée et les amandiers neigent. Un jour, j'ai habité une épaisse maison de pierres tièdes avec un salon de pierres accroché en l'air.

Je marche pieds nus sur la pierre. Je grimpe le chemin de pierres. Arabesque en liberté, je m'épanouis sur la pierre, je m'enroule, me déroule, m'élance, me libère. Mes yeux s'ouvrent, éblouis. Terre d'Algérie. Terminus du bus la Consulaire. Échanges de paix sur le cœur. Salam ! A demain ! Inch Allah ! Demain est aujourd'hui. Chien Jaune aboie, il a reconnu mon pas. J'avance, je traverse et transgresse toutes les Méditerranées, toutes les Afriques, les larmes et les secousses. Que la mer m'emporte !

– Elle t'emportera, disait Saïda. Madame l'Afrique, tu l'oublieras.

Non. Je n'ai pas oublié. Ce n'est ni une rengaine ni un lieu commun de nostalgie, c'est un « je n'ai pas oublié » déchirant, arrachant, impuissant. Les mains vides devant l'écran de télévision, c'est l'heure des informations, l'Algérie, je sais, je crois savoir, je ne sais rien. Par pudeur je me tais, pendant des années je me tais. Mon Alger n'est pas blanche, une auréole de sang et de larmes l'enserre, l'étrangle, on veut la tailler à coups de couteaux et l'enraciner dans deux mètres carrés sur deux.

En rage, en lutte pour la lumière, la féminine lumière, la douce lumière. Ce fut toi, Saïda, « la soleil » de Madame l'Afrique, des traces il y en a.

Un jour, j'ai habité dans la Colline, au-dessus, au-delà de Notre-Dame-d'Afrique, entre Bab-el-Oued tout en bas et la Consulaire, le point culminant. Je culmine.

– Madame l'Afrique !

– J’habite là-haut.

– Madame l’Afrique a donné cinq garçons à Saïda.

– Oui, ma fille. La Vierge Noire donne la fécondité et la santé grosse comme ça.

– Le croissant de lune l’a dit, les nuages l’ont dit, les étoiles aussi.

– Maria ! Mère de Sidna Aïssa, Petit Jésus tout miel et vénéré à cause de l’immense charité !

– Maria ! Tu lui parles, elle t’entend.

– Marie ! Maria ! Meriem ! Myriam ! Mère souffrante !

– Donne ! Donne ! implorent les femmes.

– Que mon ventre plat enfle et se remplisse !

– Marie ! Maria ! Meriem ! Donne le bébé !

– Donne-moi le premier-né ! Donne-moi le garçon !

Là-haut, la Vierge est noire, le chardon bleu. Les orangers et les citronniers, rendus à l’état sauvage, se mêlent aux ronces, à la caillasse, aux racines qui serpentent, sèchent sur place. Les figuiers s’étalent et mangent la pierre. L’Algérie est une pierre éclatée et la terre à midi flambe et se lézarde, en hiver elle se noie.

Là-haut, le ciel bourdonne, les prières sont exaucées, Allah veille sur la Vierge Noire. Ceux qui récitent « les soixante sourates à l’endroit et à l’envers » n’y croient pas.

1972. An X de l’Indépendance. Les petites sœurs des pauvres courent encore la Colline et le cardinal Duval (Mohamed Duval, pour les intimes ennemis d’avant l’Indépendance de l’Algérie) fait tous les matins son footing sur le parvis de la cathédrale.

Les femmes prient, les maris ferment les yeux.

– Cette Madame l’Afrique vaut bien une mosquée.

– Inch Allah, on y retournera.

Les femmes pouffent de rire sous les voiles, chuchotent et se moquent. Les « jugeurs de sourates » avalent leur salive, bien décidés à régler leurs comptes, ils l’auront leur mosquée en construction, à deux pas.

– Maudites femmes !

– La Vierge Noire toute seule ne suffit pas, mes frères, ça c’est vrai.

2

Et toi, Soleil
Tu es belle comme une impossibilité
D'ÊTRE.

Youcef Sebti

Les mains et les pieds de Saïda sont en liberté. J'entends ses bracelets tinter, bracelets dont elle ne se sépare jamais, bracelets vieil argent, portés aux poignets, portés par sa mère avant, là-bas au village, et qu'elle donnera, Inch Allah, à la petite fille qu'elle demande chaque soir à la Vierge Noire.

– Cinq garçons, ça suffit !

Le geste de Saïda est précis, aérien, contrôlé, qu'elle noue un torchon autour d'une galette, qu'elle coupe net cette même galette en parts strictement égales, son mouvement est vivant, naturel, évident, noble, beau à regarder ; le corps suit avec agilité, grâce, jusqu'à la catastrophe qui brise l'espace, les repères, arrache les familles, déplace, tue le destin d'un pays.

– C'est précisément ce mouvement qui manque aux enfants d'Algérie, m'a expliqué mon amie Farida B., enseignante à Alger. Le geste ne va plus jusqu'au bout de son accomplissement. Agitation. Perturbation. Relation organique avec la mère, la nature, les objets du quotidien, le ciel… détruite.

La brisure est profonde. Combien faudra-t-il de temps pour la raccommoder ? L'Algérie est en Afrique. L'Afrique est en Algérie. Est-ce tout le corps de l'Afrique qui s'est déboussolé ?

Les mains et les pieds de Saïda ne cessent pas de travailler. Le linge blanc sèche et colle à la pierre, bien à plat, repassage immédiat. Les poivrons, cuits au soleil, sont écorchés vifs, dépeaussés, plongés dans l'huile d'olive, le trésor macère, prend tout son temps pour briller, il se gorge de soleil et d'huile avant d'être coulé dans le bronze et avalé. Tous les caviars du monde, tous les foies gras pour un poivron de Saïda !

Assise en tailleur sur la pierre chaude du soir, le saroual jusqu'aux chevilles avec par-dessus une longue robe mauve et ample et fleurie avec

des manches jusqu'aux poignets (chevilles et poignets, seuls morceaux de chair livrés au regard de l'homme), Saïda dissimule son abondante chevelure dorée sous le foulard noué au-dessus de sa tête, au niveau du front, et, pour plaire à son fils aîné, elle cache désormais ses bras.

– Ya yemma ! Maman ! Tu n'es plus dans ta montagne.

Une montagne d'oliviers, de térébinthes.
De chèvres bouffeuses de papier.
Une montagne d'épines, de champs pierreux.
Silence des mosquées sous les oliviers.
Vieux oliviers, vieux et tranquilles.
Et la plainte de la flûte du berger.

Assise sous les étoiles, Saïda raconte la guerre, le mariage avec Moulay, son cousin, elle a quinze ans, Moulay est jeune également et penaud, embarqué au maquis, arrêté, torturé. Il a beaucoup changé, Moulay.

– Quand il s'emporte, il frappe les cinq garçons.

– Cinq voyous, dit Moulay.

Il frappe, il bat Chien Jaune, il sort son couteau, jure qu'il va égorger la chèvre qui a brouté le potager. Quand il s'emporte trop, Saïda allume la cigarette, elle tient en permanence une réserve de cigarettes et allumettes. (J'en suis le fournisseur en gros.) Moulay fume, Saïda s'illumine. Moulay le berger ne pose aucune question, il fume, appuyé sur son bâton près du vieil olivier desséché, infertile, il fume, ne veut pas s'asseoir.

– Cette terre appartient à la Demoiselle propriétaire.

Mais le ciel est à lui depuis toujours, enfant il nommait les étoiles avec son bâton.

– Le ciel n'est jamais vide, dit Moulay.

Ce soir d'été, tu as un nouveau foulard, Saïda, bleu soyeux, tu le caresses, apprécies le tissu, il est neuf, un peu rêche, tu le mets et le remets plusieurs fois. Toute une cérémonie. Le bonheur est sur la pierre chaude.

– Qui t'a offert le foulard ? Ton mari ?

Saïda connaît l'indiscrétion des Roumias, elle ne répond pas. Je ne dois pas parler du mari, je ne dois pas poser une telle question. Moulay passe

avec son bâton, il a retiré son chapeau de berger, son turban est d'un blanc éclatant, il me salue la main sur le cœur :

– Salam ! Paix !

Quand Moulay est sûr que personne ne le voit, il observe Saïda, attendri, je l'ai surpris. Était-ce pour l'Aïd qui clôt le jeûne du Ramadan ? Non, c'était pour l'Aïd el Kebir, deux mois et dix jours après le Ramadan (selon la figure de la lune). Moulay n'avait pas de quoi égorger un mouton. Seulement un morceau de viande acheté au Bourgeois et ce foulard bleu nuit transparent rayé de fils d'argent et un parfum lourd de violettes. Avant leur naissance, ils étaient déjà mariés Moulay et Saïda, ils habitaient le même village, le même rêve. Partir et trouver un métier pour Moulay, un métier qui gagne.

Si Moulay sortait vivant de la guerre, il chercherait un travail à Alger, un travail qui rapporte, il n'a trouvé que des chèvres à garder et les moutons de la Demoiselle héritière (moutons vendus au Bourgeois de la Colline, à condition qu'il accepte de garder Moulay comme berger). Moulay surveille les prés, les moutons, les chèvres et l'imposante maison vide ; il a les clés, mais il est interdit d'y pénétrer. La grande maison est propriété de la Demoiselle de Saint-Eugène devenu Bologhine sauf pour elle… qui a perdu la mémoire et la santé, qui possède également la maison où j'habite. Les deux épaisses maisons turques ont résisté. La Demoiselle propriétaire se meurt.

Saïda, tu as noué ton foulard bien comme il faut, pas un cheveu ne dépasse, tu racontes l'Indépendance en gestes, en rires, en larmes, en infinis youyous de joie, de drapeaux dressés par milliers à bout de bras, de la terre d'Algérie au paradis d'Allah, du vert d'espérance sur la Casbah d'Ali la Pointe, la prison de Serkadji, la place des Martyrs, square Bresson sous les arbres découpés ronds, cris des oiseaux stridents, pluie de feuilles et de plumes sur les cheveux des amoureux. Tumulte parfumé. Libération.

Avec ton parler vernaculaire, un sacré mélange animé d'arabe populaire, de français réinventé, Saïda, tu ne te lasses pas de raconter sept années de guerre ! Tant de pères, de frères, de fils, de cousins morts ! Pas une famille épargnée. J'entends tes bracelets tinter et tes mots souvent répétés :

– Qu'est-ce qu'on va devenir ?

Mohamed, ton fils aîné, te rassure. L'Algérie est riche et prospère. Y a du pétrole. Et Slimane, ton préféré, ta fierté, tes yeux, ta joie, il rentre au lycée.

– Vive l'Algérie ! Tahia el Djazaïr !

Saïda a vu le président Boumediene à la télévision chez Moussa le boulanger. Moussa est aussi gros et rieur que Boumediene est sec et austère.

– C'est un vrai chef, disent les gens qui l'observent au moment des informations présentées dans un arabe parfait.

Les enfants traduisent aux parents, approximativement. Saïda aimerait tant comprendre. Le président est respecté par tous et compris par quelques-uns.

Indépendance ! Quelle force pouvait avoir ce mot pour moi ? Je frappe sur une derbouka, peau de tambour, j'apprends à placer mes doigts. Algérie ! Trop jeune pour en mesurer le drame, la torture, le sang. Maintenant seulement, peut-être, je comprends. Les morts ont-ils retrouvé la dignité ? Et les vivants ?

3

1954 est la seule année dont se souvienne Saïda ; le 1er novembre, l'Algérie a explosé. Slimane et Didi sont pourtant nés la même semaine, et Saïda a élevé Didi jusqu'à l'âge de six ans.

Elle sourit, émue et fière.

– Kif-kif des frères, même âge, même caractère, mauvais caractère.

Elle déplie et replie avec soin les trois lettres placées dans le coffret avec les cigarettes.

– Lis encore ! Lis !

Je lis et relis l'écriture dansante de Didi.

– J'entends ta voix, j'entends Didi.

> *Khalti Saïda. En France, tout est à un mot, il y a seulement un mot pour dire. La table est la table, la lune est la lune, rien d'autre, si je dis « kamar », les copains me font « quoi ? ». En France, on parle seulement le français, je ne peux pas choisir le mot qui me plaît. Avec Gérard, le nouveau, il arrive d'Oran, il me comprend, on fait croire aux autres qu'on a un code secret. Bien fait !*

Une lettre signée Brigitte, une lettre de la maman de Didi, sa dernière lettre datée de décembre 1965 ; pour toi, Saïda, elle est d'hier. La famille de Didi demeurait à Saint-Eugène devenu Bologhine et possédait deux maisons, du terrain et des moutons à la Consulaire. Toute la famille a quitté l'Algérie dans la précipitation.

– Viens ! J'ai fait pour toi des gâteaux.

Un échafaudage de makrouts, un château de miel parfumé, le ventre bourré de makrouts.

Saïda prépare chaque année des gâteaux semoule et miel que j'appelle « les losanges du ciel », qu'elle dispose sur un plat, enveloppe dans un torchon propre, noué. Cadeau rituel que je promets de remettre à madame Salvador, concierge rue Maréchal-Soult à la Grande Poste.

Madame Salvador a toute sa vie cousu et repassé chez les autres, elle a connu Saïda employée chez les D. à Saint-Eugène, une Saïda de seize ans déjà mariée et enceinte de son premier, une Saïda éblouissante qui arrivait de sa montagne.

– Saïda était un soleil, dit madame Salvador, si belle ! Elle apprenait le français, l'espagnol, le repassage, elle apprenait tout, Saïda.

Madame Salvador a dû quitter brusquement son appartement rue de la Lyre. Où aller ? Elle ne connaît personne en France, et son dos ne lui permet plus de faire la couture et le repassage dans son ancien quartier. Rue Maréchal-Soult (le maréchal d'Empire ayant conservé sa rue, et les propriétaires pieds-noirs leur bel immeuble cossu bien placé au centre d'Alger), elle a trouvé une loge de concierge. Sombre loge bourrée de souvenirs séchés.

Une chapelle ardente s'allume et veille toute la soirée sur la famille espagnole en habits du dimanche et regroupée autour de la Vierge lumineuse. Photos de la communauté espagnole d'Alger de l'après-guerre. Plusieurs générations de femmes vêtues de noir, portant foulard.

Mère de Camus. Mère de Sénac… Toutes ces mères qui vieillissent, fatiguent des yeux. Longues heures de couture.

Quand j'apporte mon plat de gâteaux, madame Salvador se détraque comme sa pendule ; elle grince avance recule, s'acharne sur la toile cirée, faut que ça brille, prépare assiettes et argenterie rescapées. Une chaleur pied-noir de poulet rôti partagé avec un vin épais et sucré d'Algérie réveille la Tosca, qui aboie.

Madame Salvador est cloîtrée dans sa loge avec sa chienne Tosca ; son souvenir le plus vif est celui de l'Opéra, le soir où elle alla avec son fiancé, mort à la guerre jamais remplacé dans son cœur, à une représentation de *la Tosca* de Puccini.

– L'Opéra a été construit pour impressionner les Arabes, me confie madame Salvador en baissant la voix.

Et les Arabes furent impressionnés. Le Théâtre Impérial visité en 1865 par Napoléon III, incendié puis reconstruit, devint Opéra d'Alger, puis Théâtre National Algérien (TNA). Mustapha Kateb, futur directeur, déclarera :

– Nous avons résisté à Bugeaud mais pas à Molière.

Vers 1956 déjà, Mahieddine Bachtarzi, ex-premier chantre de la Grande Mosquée d'Alger, avait donné du Molière en arabe.

Chaque Noël, je porte « les losanges du ciel » miellés avec amour par Saïda. Madame Salvador n'ira jamais dans la Colline, pas plus que Saïda ne se rendra rue Maréchal-Soult.

– On aurait pu vivre ensemble, le temps est passé.

Madame Salvador ne dort plus, elle va dehors dedans en robe de chambre, en hurlant contre les enfants de plus en plus nombreux de plus en plus bruyants qui jouent au ballon dans l'entrée de l'immeuble.

– Aussitôt nettoyé, l'escalier est sale, l'ascenseur est bloqué. Plus rien n'est comme avant.

L'ascenseur, quel malheur ! est en panne depuis cinq années. Les ampoules dans l'escalier systématiquement volées. Pas de lumière. C'est la fin. Rue d'Isly. Rue de la Lyre. Rue Bab-Azzoun. Hôtel Aletti. Grande Poste. Bab-el-Oued. Clos Salembier. Climat de France. Ravin de la Femme-Sauvage. Ruelles de la Casbah. Tout s'éteint.

Tosca l'aboyeuse est son seul soutien ; les mères, soulagées d'avoir un enfant ou deux en moins dans l'appartement surchargé, ignorent madame Salvador qui dépérit, blanchit des cheveux, tremble de froid en plein été.

Les propriétaires de l'immeuble, ex-bel immeuble, auraient, selon la rumeur, fermé les yeux durant les « événements », arrosé et l'OAS et le FLN pour conserver leurs biens.

– Et maintenant ils vendent tout pour une bouchée de pain, ils s'en vont, dit madame Salvador, ils sont tous partis.

Même Sarah, son amie d'enfance, a disparu ; Sarah, une jeune fille bien élevée dans la religion juive.

– Pour Sarah, j'ai osé désobéir à ma mère. Sarah ne devait pas rentrer à la maison, elle m'attendait à la porte.

Sarah aurait été secrètement amoureuse d'un Tidjani, une famille arabe très riche, très influente. Sarah fut enfermée et Tidjani marié… Sarah serait revenue en Algérie et le Tidjani ne serait pas loin d'elle. Madame Salvador secoue la tête en signe de désapprobation.

– Moi, non… Je n'aurais pas pu tomber amoureuse d'un Arabe.

Des mots prononcés sans racisme, sans mauvaise pensée, comme si une loi immuable empêchait une telle possibilité, une telle folie. Éduquée par une mère veuve et austère, pour qui toute joie dans ce monde était une offense à Dieu crucifié, madame Salvador avait toujours été empêchée. Le père était mort, le fiancé était mort, le rire, le chanter, l'amour étaient morts.

Madame Salvador pleure au dessert pendant que j'avale « les losanges du ciel ».

– J'avais ton âge, j'avais ton âge ici.

Madame Salvador a eu vingt ans toute dentelle au bras d'un fiancé bien vivant sur la photo.

Une nuit, je jouais dans *Oncle Vania* de Tchékhov le rôle délicat de Helena ; le metteur en scène me reprochait de ne pas être une Helena assez mûre et j'avais la fièvre, premier accès, première crise d'un paludisme découvert plus tard. Après la représentation, j'étais si mal que j'ai couru au plus vite, enroulée dans un grand manteau noir, rue Maréchal-Soult.

Madame Salvador, probablement ensommeillée, avait tardé à ouvrir le portail de l'immeuble. Je la saluai avec maquillage et habit de scène, elle avait applaudi, elle avait chanté en espagnol, elle m'avait hébergée, soignée. Nuit de rigolade et de vin chaud aromatisé. La fièvre grimpait. Tosca, excitée, aboyait. Madame Salvador pleurait.

– En 1962, ils sont partis, ils sont tous partis. La peur. La violence. La tuerie. Et maintenant ils pleurent, eux aussi.

Ils pleurent les pieds-noirs, ils écoutent des mélopées qui n'en finissent pas de les écorcher, de les étourdir du mal du pays, leur pays. La Méditerranée est un fossé. Et comment le ciel peut-il être aussi gris ? « Et le

gris, écrit Edmond Jabès, est plus cruel que le noir car il permet l'espoir. » Il n'y a plus d'espoir, leurs enfants en ont marre.

– Assez ! Finies vos histoires ! Il y a la France ! Il y a l'Algérie. Point.

Ils pleurent les pieds-noirs, pas devant les enfants. En silence. Longs silences de souffrance. Ils ont perdu pied les pieds-noirs ; ils ont appris à aimer les Arabes de Paris ; ils ont appris à aimer le gris, ils ont même réussi à le colorer ; ils ont apporté la vie à des quartiers endormis ; ils ont réveillé des villes de leur léthargie ; ils ont inventé des soirs d'été dans les froidures de Normandie.

Madame Salvador est morte. Les propriétaires de l'immeuble, alertés par une odeur de gaz, ont déclaré avoir trouvé la concierge avec sa chienne Tosca dans ses bras, toutes les deux asphyxiées.

– Pauvre madame Salvador ! Elle aura oublié son fourneau à gaz, répétaient les propriétaires qui continuaient à fermer les yeux.

Je suis venue le jour de Noël avec mes « losanges du ciel ». J'ai trouvé la porte de la loge barricadée par la police. Les enfants ont mangé les gâteaux dans l'obscurité. Quand madame Salvador vivait, une douce lumière traversait la porte vitrée de la loge et éclairait le hall d'entrée. La flopée d'enfants m'a abandonnée pour aller jouer sur le trottoir, en pleine clarté.

Noël en France. Ciel gris. A la radio, c'est l'heure des informations. Rien sur l'Algérie. Entre *La Sonate au clair de lune* de Beethoven et *La Marche funèbre* de Wagner, les informations boursières. L'intégrisme de l'argent, le pire, celui qui mène tous les autres intégrismes. Reprendre le stylo, il me faut seulement rivaliser avec l'écriture.

4

Les éclairs coupent la mer en deux. Ali, dix ans, est sur le pas de ma porte, glacé, sombre, dans sa gandoura trempée, il a frappé, attendu, insisté. Par tous les temps, il est pieds nus dans la caillasse, derrière Moulay.

Comme son père, il tient à la main le bâton. Berger fils de berger, il a aidé à rentrer chèvres et moutons sous l'averse et la foudre. Que va-t-il annoncer ?

– Tu n'es pas à l'école ?

– On comprend pas le maître, il est « gyptien ».

– Quoi ?

– On comprend rien, alors il frappe les doigts.

– Et la maîtresse ? Tu avais une maîtresse au début de l'année ?

– La maîtresse, elle aimait les arbres, on dessinait des figuiers, grenadiers, caroubiers, amandiers, oliviers, orangers, lauriers, acacias. Fallait toucher sinon ça comptait pas ; tous les habits, kachabia, burnous, chéchia, gandoura, saroual, haïk ; tous les oiseaux en liberté en Algérie. On écrivait la poésie avec des mots en arabe et en français ; après le professeur en arabe, il ne voulait pas. On a interrogé tous les enfants, ils étaient contents mais pas les parents. « Qu'est-ce que c'est que ces devoirs ? » ils demandaient. Voilà, les pères n'étaient pas d'accord. Les pères ne voulaient pas de la maîtresse. Nous, si.

Ali fait le tour de la maison, il aime entrer par la grande porte, sous la voûte de pierre qui s'effondre, il traverse la pièce du bas, pour lui véritable cave d'Ali Baba, et file vers la terrasse.

L'orage est passé. Au loin, pas très loin, la barrière bleue, la mer calmée ; un bateau s'éloigne. Partir. Pas un enfant ne peut résister à ce désir, à cet engloutissement. La mer est un aimant.

– Quand je serai grand…

Ali et moi partageons le désir de l'ailleurs.

– Des cigarettes pour mon père, donne !
– Mon œil ! Tu fumes, toi, voyou !
– Non, pour mon père.

Là-haut, près du sanctuaire, Marabout oublié, source tarie entourée d'un cercle de pierres, les fourmis grouillent. Moulay, soucieux, catastrophé, s'y tient raide depuis ce matin, le chapeau de cow-boy enfoncé sur son turban, il n'a pas mangé, il est pierre parmi les pierres, seul son bâton encore vivant frappe la pierre, chasse les mouches.
– Fils de chien !

– Mohamed a pris le billet, il a pris l'argent caché dans la boîte.
– Quoi ?
– Il est parti.

Mohamed est rentré un mois plus tard, habillé de neuf, il serre un gros paquet sous le bras, il est fier. Ali, d'un bond, est venu me prévenir, tellement ému qu'il en a perdu ses mots en français et ne peut que répéter :
– En taxi, en taxi.
Mohamed est rentré en taxi, a remis le billet volé dans la boîte à Saïda. La famille est sous le choc du bonheur. Cigarettes et montre pour Moulay. Radiocassette, piles, lampes de poche. Bric-à-brac pour Farid et Nabil, les deux petits.
Mohamed a sorti de ses poches une photo de lui, il l'a fixée sur le mur en torchis, il a dit à sa mère :
– Souvenir.
Sur la photo, Mohamed a un air de défi.
– C'est moi.
Désormais, il y a chez Saïda de la musique et dans la Colline une rumeur.
– Mohamed marche avec les voyous de Bab-el-Oued.
Des maisons seront dévalisées, dont la mienne, deux fois. Étranges voleurs d'un sauvage et primitif communisme, ils ne détruisent rien, même pas la porte, et se saisissent de la moitié seulement des biens.

– Mohamed n'a pas trouvé de travail, explique Saïda, et pourtant il a le certificat en arabe. Pourquoi ?

L'interrogation de Saïda était de la plus grande gravité. Cette impuissance des parents fut le début de la désespérance.

Saïda me raconte son arrivée dans la Colline, dans la cour pavée, ruisselante quand l'unique robinet crache un filet d'eau, remplit casseroles et bassines qui débordent de fraîcheur ; étouffante de linge et de vaisselle sale accumulée, noire de mouches quand il y a coupure d'eau.

Saïda avait accouché de son premier garçon, Mohamed ; elle avait écouté madame Salvador comme sa propre mère lui conseiller d'accepter cette situation en attendant mieux.

– Quand la famille de Didi est partie, j'ai perdu le travail, madame Salvador aussi.

Saïda ne tient pas à m'inviter dans la construction gourbi, deux pièces (deux étages) adossées à la grande maison inoccupée. Elle vit dans la cour, le long du mur en torchis, nattes sur le sol, coussins et parfois même matelas d'appoint. Nabil dort sur une peau de mouton, enroulé dans un voile usagé qui le protège des mouches et des bestioles, il veut dormir par terre comme les grands, son berceau suspendu, sorte de couffin géant, est un nid pour les chats. Nabil est pour Saïda l'éternel bébé blotti dans son giron, pendu à sa fouta en attendant que la Vierge Noire lui donne la petite fille espérée.

A trente-cinq ans, Saïda est usée par cinq accouchements et autant de fausses couches ; quand elle perd le sang, elle reste faible des jours et des jours, étendue sur une natte dans la cour. Saïda refuse mes médicaments, elle n'a confiance que dans Lalla Fatima et Khalti Zoulikha, les deux accoucheuses de la Colline.

Le contrôle des naissances n'existe pas. Malgré la lutte menée par des femmes algériennes, médecins, assistantes sociales, aucun gouvernement n'osera prendre la décision autoritaire de limiter les naissances.

Saïda ! Tu défais ton foulard, tu le mets, le remets, ligotes le moindre cheveu qui ose prendre l'air et tu conserves ton grand bébé Nabil accroché à ta fouta.

– Nous n'avons pas. Nous n'avons rien. Qu'est-ce qu'on va devenir ?

Mohamed, le premier-né, marche avec les voyous de Bab-el-Oued, il ira bientôt en prison. Slimane est au lycée, il vit quasiment chez Rouget, copain du Boiteux, frère d'Amina, mon amie qui me répète tout. Ali, le troisième de la couvée, mon protégé, cheveux dressés en épis de blé, est commissionnaire, facteur messager, téléphone arabe, gagne-petit, il espère des douros et des dinars. Après l'école, à midi, il va, il court la Colline jusqu'au village de Z'ghara, le soleil frappe la tête, il appelle, patiente ; la coutume étant d'ouvrir, d'entrebâiller sa porte après dix minutes d'observation, de réflexion, de méditation, le temps aux femmes de jouer les gazelles effrayées, aux vieux de sortir de la sieste, aux voisins d'épier, aux chiens d'aboyer, aux enfants de transmettre aux grands ce qu'ils ont vu et entendu dehors, lieu de tous les dangers.

– C'est Ali.

– Echkoun ? Qui est-ce ?

– C'est Ali, le fils de Moulay le berger.

– C'est Ali ! Qu'il entre !

Ali ne va à l'école que trois heures, le matin.

– Quand les enfants vont à l'école, ils sont quelque part, dit Saïda, ils ne traînent pas.

Comment Ali peut-il s'y retrouver ? Durant la même matinée, il est livré au professeur de français venu de France, gauchiste, joyeux et libertaire, non autoritaire, ancien militant de l'Algérie indépendante, n'ayant aucune connaissance du terrain ; au professeur d'arabe, Égyptien, qui débute son cours par des versets du Coran et dont la méthode d'enseignement est de frapper sévèrement ses élèves (des milliers d'islamistes, mis en prison puis libérés par Nasser, seront enseignants en Algérie) ; au professeur de mathématiques, Palestinien, ouvert à toutes les formes de tolérance (de par sa communauté christianisée et islamisée), souvent brillant et jalousé par ses confrères.

L'Algérie avait voulu, dans un grand élan égalitaire, scolariser tous les enfants du pays. L'enseignement était une priorité. Mais l'Algérie tripla sa population en quelques années. Une arabisation non maîtrisée. Pas assez de maîtres justement. Pas assez de classes et une lutte idéologique commencée sournoisement avant d'éclater au grand jour. L'arabe sera piégé par le politique et le religieux et l'enfant broyé dans cette guerre idéologique entre arabe dialectal / arabe classique, arabisants / non-arabisants, enseignants du Moyen-Orient / enseignants algériens, et la langue berbère sera oubliée, niée.

– L'enfant a la capacité d'apprendre plusieurs langues si les langues sont appréhendées comme une découverte de son identité dans sa pluralité culturelle et non comme sujet de conflit devenu sanglant en Algérie, m'a expliqué Farida B.

Quel désastre ! Quand on sait que de nombreux pieds-noirs, Jean Pélégri et d'autres encore si admirables, avaient manifesté en vain le désir après l'Indépendance de faire partie de l'enseignement algérien, et que les Algériens arabisants eux-mêmes avaient très tôt dénoncé le contenu des manuels scolaires consternant de médiocrité. Dans ce grand souk culturel, « l'arabe en déshérence » – écrira Djamel Eddine Bencheikh – « a conduit à l'islamisme ».

– Tu dois parler avec Ali, me demande Saïda, qui refuse que son fils devienne berger comme son père.

Ali picore par-ci par-là, on fait de lui un adolescent en miettes qui du jour au lendemain refusera de me saluer et interdira à sa mère d'aller dans le chemin sans être voilée. A l'entendre, Saïda déshonore la famille. Là où Slimane a réussi à se faufiler jusqu'au lycée, Ali, plus faible, a été pris en main. Par qui ?

Moulay, dans un premier temps, était satisfait de voir Ali ouvrir le Coran, fréquenter la Nouvelle Mosquée, devenir savant en si peu de temps ; il fut vite dépassé. Ali, au nom de Dieu Tout-Puissant, voulut faire la loi à la maison.

Moulay, en mauvaise santé, de plus en plus démuni, s'est mis à frapper Farid, le quatrième garçon.

L'unique et bienheureux Farid, rêveur dans son coin, l'école ne peut pas lui être nuisible, il n'apprend rien, il chante, perché du matin au soir sur un tas de pierres, il siffle, il joue de l'harmonica, je ne le vois jamais, je l'entends. Farid veut être chanteur ou militaire. Quand il s'enfièvre, il déclame l'Hymne national au garde-à-vous.

Kassaman bi nazilette el mahikatte…

De *Kassaman*, je reconnais immédiatement le rythme militaire et surtout le refrain :

Fachhadou ! Fachhadou ! Fachhadou !
Je témoigne ! Je témoigne ! Je témoigne !

Farid hurle les « partages » et les « serments ».

Que l'Algérie revive !

Il laisse échapper les moutons, il s'ensuit des coups de bâton.
– Je vais t'apprendre à chanter, moi, dit le père.
Moulay est dur avec Farid qui pendant quelques jours ne chante plus *Kassaman*. Hymne brûlant à l'Algérie. Hymne cuisant.

Farid est-il devenu chanteur ou militaire ? Mohamed est-il à Bab-el-Oued ? Place des Martyrs ? Le long des murs à regarder passer ceux qui ont volé le rire, le corps, l'âme de l'Algérie, ceux qui ont volé l'espérance, la verte espérance, l'immense espérance ? Tes fils, Saïda, ont-ils été happés par le grand néant ? Pas de boulot, pas d'appartement, donc pas de mariage donc pas de femme (pas de femme avant le mariage) donc pas de femme dans la rue… Rien que de voir une femme, un morceau de chair de femme, ils peuvent exploser. Ils attendent, savent pas ce qu'ils attendent. Pas d'avenir. Pas de présent. Des murs. Rien que des murs à soutenir. Des murs qui se lézardent. Pas de ciment.

La Vierge Noire avait donné cinq garçons à Saïda. Slimane, son préféré, ses yeux, sa joie, la Vierge Noire le lui a repris.

5

La Bouzaréa et le Village Céleste flambent. Un soleil de Van Gogh a incendié la Colline de flammèches jaunes et violentes. Le chemin de pierres brûle.

Dans un creux sec, Boiteux, accroupi, concentré autant qu'il peut, prépare la glu, une gamelle d'eau posée à côté de lui ainsi que quelques accessoires pièges et trébuchets. Il attise le feu. Une fumée se dégage entre une haie épineuse et quelques figuiers de Barbarie.

Moulay le berger, planté sur les hauteurs, soudain inquiet, ouvre un œil, soulève son chapeau de cow-boy enfoncé sur son turban, plisse le front, agite son bâton, pour dissiper un mauvais rêve, une vision, met en action le chien Bolo, le troupeau de moutons et un nuage de mouches.

Piaillements affolés, froissements d'ailes, un chardonneret, pris dans la glu, se débat. Le chien Bolo aboie. Boiteux verse d'un coup le reste de la gamelle d'eau sur le feu, qui meurt instantanément. La terre fume et bourdonne.

Une cage à oiseaux, vide, portes ouvertes, attend d'être habitée.

Moulay oublie Boiteux pour suivre des yeux la lente montée de la famille du Rouget qui grimpe sur la petite route en lacets, à pieds, depuis Bab-el-Oued, dépasse Notre-Dame-d'Afrique, ralentit devant la Nouvelle Mosquée illuminée jour et nuit, atteint le Terminus du bus la Consulaire, placette désertée le dimanche.

Moulay domine. En bas, Bologhine, domaine de la Demoiselle propriétaire ; sur le côté, le couvent avec son intrigant calvaire, chemin de croix, carmélites centenaires. Madame l'Afrique, dernier bastion de la chrétienté. Autour, les prés ; derrière, le trou blanc et aveuglant des carrières abandonnées ; devant, la mer, c'est là que s'arrête l'Algérie et que commencent la France et la Normandie.

La mère du Rouget a refusé de céder sa vache au Bourgeois, même à bon prix. On peut la voir, le soir, remplir les boîtes à lait de ses clients. Du bon lait frais de Normandie. Boualem, frère du Rouget, en est le livreur.

– Tu demandes l'argent.

La mère du Rouget aime compter, mais elle aime encore plus sa Pâquerette qui se croit tout permis et engloutit l'herbe des prés du Bourgeois, qui enrage après Djelloul, son homme à tout faire qui se laisse avoir par une bonne femme.

– Une Roumia ! Une Française !

Une Roumia de forte corpulence qui tient énergiquement par la main le Boualem-Tête-blonde serré dans son habit du dimanche. Le chemin va raide au village de Z'ghara. Rouget, tout endimanché, en sueur, chargé de paquets, grimpe à côté de son père, également très chargé.

Boiteux, assis sur le caillou, en retrait, tient conversation avec l'oiseau en cage, il se signale au Rouget par un roucoulement. Rouget laisse aller son père, renoue son lacet.

– Eh ! Patte de travers ! T'as une clope ?

Boiteux lui répond par un geste obscène.

– Ce soir, chez Moussa, un western à la télé.

– Yes. J'y serai. Préviens Slimane !

Boiteux attrape les oiseaux, pas pour les manger, il vend et la cage et l'oiseau, il vend bien.

La famille du Rouget s'accroche aux pierres, souffle un peu, au niveau du terre-plein (en contrebas de la propriété du Bourgeois) cour décrépie envahie par les chats, ouverte sur la demeure d'Ammi Saïd et de sa mère Khalti Zoulikha.

– Ça va, Ammi Saïd ?

Saïd, bien qu'à moitié endormi à l'ombre de son acacia, s'est redressé très digne dans sa gandoura.

– Ça va, Mustapha ?

Somnolant, pas complètement, il risque un œil sur les jambes de la femme de Mustapha. Le chemin Casse-ta-gueule n'est pas très pratique pour les petits talons. La Française tient bon. Mustapha, droit, fier, pas très causant, accélère le pas.

– La maison est de sortie. Tant mieux !

– A demain, Inch Allah !

– A demain, si nous sommes encore de c'monde comme on dit en Normandie.

Ammi Saïd crache par terre, chasse les chats.

– Qu'est-ce qui croit le Mustapha ! Des Françaises, j'en ai eu des mieux que ça.

La vieille Khalti Zoulikha, qui guette par la fenêtre, lance un seau d'eau sur le crachat.

– La prochaine fois, je lui jette l'eau sur la tête.

De l'eau sur la tête, bonne idée ! J'essaie de reconstituer ce que j'appelais dans le scénario perdu : *la scène de l'oiseau*. J'ai besoin de me concentrer comme Boiteux quand il prépare sa glu.

– Les femmes aiment les oiseaux.

Quand Boiteux parle des femmes, il baisse la voix. Slimane s'est glissé à côté de Boiteux, il porte une chemise blanche, impeccablement blanche, il a seize ans, il est vivant. Les yeux de Saïda, sa joie.

– Les femmes…

Le mot « femme » provoque un malaise entre eux. L'oiseau se met à chanter, Boiteux lui répond sur le même ton et retrouve son calme.

– Boiteux ! L'oiseau, tu le fais passer à Leïla.

– Laisse tomber, Slimane ! C'est trop dangereux.

– Demande-moi ce que tu veux !

– Le Bourgeois marie sa fille à son associé. Te voilà informé !

– C'est Amina qui te l'a dit ? Hein ! Ta sœur ? C'est ce qu'elle dit ? Faut savoir si c'est vrai.

– Amina, on la commande pas. J'y demanderai.

– Le Bourgeois a deux femmes, même trois. Il paraît.

– Il n'aime que sa fille, il va pas la donner à n'importe qui.

– Boiteux ! Tu sais garder un secret.
– Un secret ! Toute la Colline le sait, tu parles d'un secret !
– T'as une cigarette ?
– Une pour deux.
– J'ai des allumettes. File la clope !
Ils fument, à chacun sa bouffée.
– Leïla, elle est revenue pour moi.
– Rêve !
– T'es jaloux, Boiteux ! T'es amoureux.
– On était tous amoureux. Y a dix ans, Slimane ! Dix années. C'est du passé.
– Faudrait recommencer.
– Quoi ?
– L'Indépendance. La fête !
– Ils avaient autre chose à faire qu'à nous surveiller.
– Ils étaient libres et indépendants, pourquoi qu'ils ne le sont pas restés ?

Une lourde voiture, noire et calfeutrée, peine à monter le morceau de chemin pierreux ; arrivée enfin au niveau du terre-plein, elle cale, redémarre et se gare brusquement devant la maison d'Ammi Saïd.

Le chauffeur klaxonne et Djelloul le grand Noir se précipite. Claquement de portières. Trois hommes s'engouffrent dans l'imposante propriété par une petite porte sur le côté. Djelloul, le gardien, l'homme à tout faire du Bourgeois, commence à décharger le coffre de la voiture. Des gamins de la Colline, des curieux l'entourent.

– Ammi Saïd ! Ne laisse pas ta carriole et tes outils traîner dans le passage !
– Djelloul ! Réfléchis ! C'est ma cour, mon territoire.
– Saïd ! Ce sont les ordres.
– Me donner des ordres à moi, Sergent. J'ai encore le fusil pendu au mur.
– Maudite carriole ! Y a pas assez de place ailleurs ?
– C'est mon terrain.
– Où sont tes papiers ?
– Djelloul ! Je me suis battu contre les Allemands, contre les Français, je ne vais pas quand même me battre contre les Algériens, mes frères.

– Ammi Saïd, ya Sidi ! Le patron c'est le patron, reconnu ici comme un bachagha.

– Bachagha, mon œil !

– Quand le patron dit ça, je dis ça. Tu déplaces tes outils, tu rentres ta carriole, tu le fais pour moi.

– Je déplace rien.

– Qu'est-ce que tu veux ? Que je retourne au désert ? C'est trop dur. Même si on m'appelle le Négro, ici j'ai le jardin, l'eau, pour les enfants, la famille, j'ai la bonne place.

Ammi Saïd crache. Khalti Zoulikha, furieuse, lance un seau d'eau sur le crachat, mouille les pieds de Djelloul, envoie menaces et malédictions.

– Le patron va faire goudronner le bout de chemin et le terre-plein. Faudra bien dégager !

– Pas tant que je serai vivant.

Ali, le numéro trois de la couvée Saïda, aussi déguenillé que Slimane est chic, remonte à toute vitesse à travers les prés en hurlant, en excitant le chien Bolo et les moutons.

– Papa ! V'là le Bourgeois.

Moulay finit sa prière, enfonce son chapeau sur son turban, saisit son bâton.

– Papa, en Amérique, ils ont le même chapeau que toi. Et des vaches. Pas des moutons.

– En Amérique ou à la télévision ?

– C'est pareil.

Ali montre à son père la pièce qu'il a gagnée.

– Djelloul ! Il a ouvert le coffre de la voiture du Bourgeois. Bourré comme un magasin. Je l'ai aidé à décharger.

– Donne ! Donne à ta mère !

– Non.

Ali reçoit un coup de bâton, il s'enfuit.

Là-haut, toujours plus haut, près du Sémaphore, désert de pierres, Farid chante :

Fachhadou ! Fachhadou ! Fachhadou !

Je témoigne ! Je témoigne ! Je témoigne !

Hymne national. Hymne à la pierre.

6

Le trio Rouget-Boiteux-Slimane a son rendez-vous du soir. Concert de cigales. Pas de piles pour les transistors. Pas de musique. Ça manque. Rouget arrive furtivement et bondit entre Boiteux et Slimane.

– Les comploteurs du soir sont au complet.

Des voix dans le chemin de pierres. Échanges de paix.

– A demain, Inch Allah !

Slimane est prostré dans l'obscurité. De l'autre côté de l'oued, par-delà les acacias, les épines, les murs, les barbelés, une des étroites fenêtres à barreaux de la propriété du Bourgeois éclaire la nuit sans lune.

– On y va ! Slimane !

– Non.

– Monsieur est transi figé muet depuis des heures.

– On va chez Moussa. Feuilleton et western au programme.

– T'apprends l'anglais et l'égyptien, c'est bon pour le lycée.

– Chez Moussa la Boulange. Belle télé ! Belles informations ! Présentateur cravaté, ton classique arabisé. Une usine en construction par jour. Du pétrole qui coule à flots. Quand tu sors de chez Moussa, tu te sens plus riche. Y a du boulot ! Tous les sous-développés croient en nous, ça fait du monde !

– Boumediene, c'est du sérieux.

– Avec la tête qu'il a, il boit que de la « gazouze ».

– La mère du Rouget, elle trouve qu'il ressemble à un curé.

– Boiteux ! Oublie ma mère, d'accord !

– On y va ! Slimane !

– La télé, je m'en fous. Lâche-moi !

– Il est pas un peu obsédé là à se morfondre.

– Chez Moussa y a de la bière. Motus !

– Patte de travers ! T'as des cigarettes ! Tu t'es foutu de moi !

– Trois cigarettes, je les gardais au frais.

Slimane allume sa cigarette, son geste est précis, lent, mesuré comme celui de Saïda.

– Rouget ! T'as été en France ?

– Combien de fois tu me l'as demandé, Boiteux !

– C'était bien ?

– Y a longtemps. Demande à mon père ! Il a habité Aubervilliers des années.

– C'était pas bien ?

– Boiteux ! Tourne pas autour ! On peut embrasser les filles dans la rue ? Oui.

Boiteux, confus, sifflote.

– Comme à la télé ?

– Quand la télé coupe pas les baisers.

– Y coupent les baisers pour eux, les enculés.

– Vos gueules ! a crié Slimane, fiévreux… Je l'ai vue.

La propriété du Bourgeois est une grosse masse sombre sans vie. Slimane a bien vu, il n'a pas rêvé. A l'une des petites fenêtres quadrillées par des barreaux, une pâle lueur a permis de distinguer un visage, une chevelure. Le visage s'est éteint aussitôt avec la lumière.

– C'est elle, c'est elle, a murmuré Slimane.

Dans la Colline, Slimane et Leïla se sont aimés. Deux enfants nés avec la guerre qui dure encore et qui avait commencé bien avant.

7

Des sentinelles armées de stéthoscopes
jaugent la foi des voyageurs.

Tahar Djaout

A partir de Bab-el-Oued, le trolleybus se remplit, se bourre comme un poivron farci, tu pousses, tu es poussé, tu atteins la porte d'entrée, tu es poussé tant et si bien que tu risques d'être éjecté par la porte de sortie, tu t'accroches, tu résistes, tu fais passer la monnaie qui circule de main en main jusqu'au contrôleur invisible et le ticket te revient.

Une Américaine égarée s'excuse de ne pas parler « l'arabic » et tente d'expliquer, dans un bariolage linguistique, que du temps de son grand-père, dans l'Ouest, il fallait tirer en l'air des coups de revolver pour être sûr de monter dans le train. Rires – Olé ! Réprobation des autres.

– A bas l'Amérique ! Vive les frères soviétiques !

– A condition de ne pas supprimer les westerns.

– Y a que ça de bien à la télé. Olé !

– Les Américains sont chemin Beaurepaire.

– L'ambassade existe bien.

– US go home ! C'est la Suisse qui a remplacé l'Amérique.

– Si vous trouvez un seul petit-suisse sur le terrain, j'ai gagné une banque.

– L'Algérie est socialiste et populaire.

– Et musulmane !

Les femmes ont pris l'Américaine échevelée sous leurs voiles et lui apportent paix et réconfort.

– Les Russes sont poilues, ma fille. Pas belles à voir.

– Du poil aux jambes sur les plages et dans les rues.

– Toi, tu es jolie.

L'assistance est rigolarde et véhémente. De l'espérance, rien que de l'espérance. Le conflit Nord/Sud, pays pauvres/pays riches, Amérique/Bloc soviétique masque le conflit inter-frères. Serrés les uns contre les autres,

femmes voilées ou non, entre Bab-el-Oued et le Terminus la Consulaire, le bus est le lieu de toutes les conversations, de toutes les constructions.

– Bientôt y aura mille bus.

– Et modernes avec ça.

– Et mille mosquées.

– Les mosquées poussent comme des champignons.

En ces temps (bénis ou maudits, c'est selon) du dixième anniversaire de l'Indépendance, il y a de diaboliques langues.

– Qui un jour mangeront le feu ! Pas besoin de les couper !

L'intervention est approuvée au nom d'Allah !

– Dieu Miséricordieux !

– Comme des champignons !

– Non, mes frères. La Nouvelle Mosquée a mis du temps à pousser, je suis témoin, je demeure à côté.

– Le minaret est enfermé sous son échafaudage depuis une année.

– Pourquoi on nous le cache ?

– Quand ils vont retirer l'échafaudage, le minaret va s'envoler de peur d'être à nouveau coincé.

Rires. Bonne humeur. Alger, à grands coups de lumière, apparaît, disparaît. Alger est du vif-argent. Madame l'Afrique est à mi-chemin. La route est raide et en lacets. Le bus suspendu au câble par ses deux antennes, deux capricieuses caténaires, se hisse vers les hauteurs, se heurte à la mer à chaque tournant.

Les frères spécialisés mosquées ne plaisantent pas. Si la rumeur est vérité (le bruit court de Bab-el-Oued au Sémaphore), la construction de la Nouvelle Mosquée serait financée par l'Arabie Saoudite.

– Le Golfe, comme on dit aux informations de France.

– Le Golfe. Journal télévisé. La bouche pleine de dollars.

– Souriez !

– Investissements longue durée.

– Les frères saoudiens sont les frères des Algériens.

– Musulman parlant si vous voulez.

– D'accord, à condition d'avoir le dernier mot sur la forme, la hauteur et la couleur des minarets.

– On est indépendants.
– Olé !
– Arrêt Nouvelle Mosquée ! crie le chauffeur soudain réveillé.

Le bus est un escargot lourdement chargé, il va chouia chouia. Quand il ne s'arrête pas. Incident technique. Les caténaires ont lâché. Faut continuer à pied. Le chauffeur est un gros Kabyle affable et sans réaction, capitaine du navire, il attend les mécaniciens, il attend l'éternité. Les habitants de la Colline sont des grimpeurs du soir, ils remontent avec leurs couffins, ils sont fatigués, ils plaisantent comme ils peuvent.
– On ne plaisante pas avec les minarets.

Pluie d'étincelles. Le bus est reparti par la volonté d'Allah et des voyageurs habitués, spécialisés caténaires et bientôt plus compétents que les électriciens mécaniciens que l'on a attendus en vain.
– Nos minarets sont algériens.
– Y en a marre des dollars saoudiens.
– C'est pour mieux nous contrôler et nous surveiller !
– Et des faux professeurs égyptiens.
– Nos enfants n'apprennent rien.
– Et des faux docteurs des pays de l'Est.
– Qu'ils aillent soigner leur tuberculose communiste ailleurs !
– Avec les Français, au moins…
– Hou ! (Un hou ! pas assez engagé.)
– Sept années de guerre, mes frères. Honte à vous !
– Assez avec la guerre ! Toujours la guerre ! Elle est terminée.

La jeunesse s'est échauffée. Le débat est vite relancé.
– Ce sont les frères soviétiques qui financent la construction des usines.
– Et qui font également don à l'Algérie de mosquées.
– En sucre.
Le mot « sucre » déclenche l'hilarité, le mal au ventre. L'Américaine a retrouvé le sourire. Le chauffeur kabyle, pourtant blasé, se tord de rire. Cuba livrerait le sucre en poudre aux camarades soviétiques qui le transformeraient en morceaux (à la consistance des briques) pour nos amis

les Africains. La qualité du sucre soviétique est de rester dur et entier quelles que soient les intempéries.

– Mieux que du ciment !

Le plus grand plaisir de la famille algérienne est d'observer l'invité étranger tourner avec délicatesse puis vivacité puis nervosité la minuscule cuillère dans la minuscule tasse à café rayures dorées. Le sucre ne fond pas. L'invité privilégié est le Français qui finit par avaler le café amer en déclarant qu'en France un tel sucre est vendu comme attrape-nigaud. L'Algérie, flambeau de l'Afrique, leader du Tiers-Monde, rassembleur d'Arabes, n'a pas de leçons à recevoir d'un ancien colonisateur. Le sucre ne fond pas, l'Algérie a échappé au diabète, aux maladies du sucre, à l'obésité. Le Français est bien l'étranger le plus proche de l'Algérien et vice versa. Le lien est franco-berbéro-arabo-pervers. Vite ! De la fleur d'oranger dans le café ! La fleur qui calme et adoucit l'amertume.

Cependant, chacun s'interroge, anxieux. La Nouvelle Mosquée est-elle saoudienne ou soviétique ? La Nouvelle Mosquée ne fond pas. Elle reluit sous le soleil d'Algérie.

– Un feu d'artifice et d'arabesques !

– Une dentelle de rosaces !

– Une céramique bleu paradis.

– Une myriade d'étoiles à vingt-quatre pointes, oui.

– En tout cas, ce n'est ni l'Alcazar ni l'Alhambra.

Des mécréants, raseurs de moustaches, impies, mal croyants, mal embouchés critiquent la Nouvelle Mosquée.

– L'arabesque est grasse et sans spiritualité.

– La couleur des faïences crève les yeux, des yeux de parvenus.

– Et les carreaux du pavement ! Aucune douceur, aucune harmonie.

– C'est saoudien.

La Colline est fière de sa Nouvelle Mosquée vert pistache, montée en neige, éclairée la nuit par une guirlande d'ampoules de bal de 14 Juillet.

– Ce ne sont pas les Saoudiens qui auraient eu cette idée-là !

– Mes frères, on attend pour le Ramadan des coussins, des tapis et des encensoirs.

– Les encensoirs sont arrivés, vous les trouverez à la Mosquée vendredi.

– Si les encensoirs sont arrivés, de quoi se plaint-on ?

– Des haut-parleurs mal réglés.

– Des appels à la prière assez forts pour réveiller les morts.

– Et les sourds.

Rires. Le rire des voyageurs du soir, entassés dans le trolleybus de Madame l'Afrique, c'est le rire du peuple algérien qui perçoit déjà l'échec. Le rire est sa vraie victoire, sa force, il le sait. Le rire lui sera arraché.

L'assistance a trop parlé, elle s'endort, ballottée. Échanges de paix. Arrêt.

– A demain, Inch Allah !

Le bus, soulagé, redémarre et c'est léger qu'il arrive enfin à son Terminus la Consulaire, royaume d'Ammi Saïd, marchand d'oranges, oranges toutes saisons, installé sur la placette depuis le début des temps, l'an I de l'Indépendance avec carriole et balance.

– Ya Sidi ! Un kilo !

Saïd, héros de la guerre de Libération, a bien mérité qu'on lui file du « Sidi » et du « Monsieur », c'est sa médaille en or.

– Ya Sidi ! Des oranges !

– J'étais pas né que je travaillais déjà du côté de Laarba dans les orangeraies de la Metidja, avec le père, avec les frères, à la saison. Pas eu le temps d'être nourri au lait, pas eu besoin d'aller à l'école, j'ai bu l'orange pleine du jus de l'intelligence.

Ammi Saïd, oncle pour les proches, est salué et respecté par tous les vivants de la Colline. Il connaît l'Histoire de France 1943-1945. Aller-retour aux frais de la princesse.

– Sergent. Oui, mon commandant ! J'ai laissé tomber la France après l'avoir défendue de mon sang – c'est en 1945 que la France a perdu l'Algérie, ont dit les têtes pensantes. Le 8 mai 1945, fête de la Victoire. J'y avais droit à cette Victoire… Chienne de vie ! J'ai compris que j'étais trop niais. Après Sétif, c'était fini. Moi, contre la violence, j'ai suivi. Je continue à dire « la France » avec respect. Ceux de là-bas n'ont rien compris à ceux d'ici, l'Algérie leur est passée sous le nez. Les enfants de ceux de là-bas comprendront un jour les enfants de ceux d'ici. J'ai confiance.

8 mai 1945, fête de la Victoire à Sétif, il faut lire et relire Kateb Yacine, il a quinze ans, il est encore au lycée, il est arrêté, sa mère en deviendra folle. « La révolte de Sétif et de ses environs est écrasée », annonceront les journaux. « Répression sanglante ». L'armée française a obéi aux ordres du gouvernement, mais elle prévient Paris : « Vous serez tranquille dix ans, pas plus. » La Toussaint 1954 sera le début de l'Indépendance. Au prix du sang. Plus rien ne pourra arrêter ce mouvement. La bêtise des politiques est-elle à ce point incommensurable ?

Saïd a découpé à l'avance du papier journal, formé des cornets pour envelopper ses oranges, il attend dignement l'arrivée du trolley, dernier bus, derniers clients. Terminus la Consulaire, appellation non contrôlée et provisoire après l'arrêt Nouvelle Mosquée.

Lounès, le chauffeur, affalé sur son volant, fait une pause cigarette, il a bientôt fini sa journée.

Saïd n'a pas réussi à éviter le sujet scabreux : – Je suis arabe, je suis berbère, je suis kabyle.

– Nous sommes tous des Berbères islamisés, dit Lounès.

– Nous sommes tous des Arabes, dit Saïd. C'est politique.

– On a arabisé de force les Berbères, dit Lounès.

– En réalité, nous sommes tous des mélangés.

– Je suis resté kabyle, voilà la réalité.

– On a berbérisé les Arabes qui sont restés ici. Qu'est-ce que tu crois après tant d'années ?

Ammi Saïd, droit dans sa djellaba, prétend parler le kabyle appris pendant la guerre entre prisonniers. Quelle guerre ? Il revient à l'Histoire de France 1943-1945.

– A Paris, quand tu rentrais dans un café, pour être accepté, fallait dire : « Je suis kabyle » Ça faisait plus chic et moins peur aux Français. Non, j'ai dit : « Je suis arabe » J'avais la tête dure et j'étais beau gosse, je ne craignais pas la bagarre. L'Arabe a souffert le rejet. J'aurais été kabyle que j'aurais dit : « Je suis arabe. » Voilà ! Maintenant, je suis algérien. Point. Allez, Lounès ! C'est pas une belle orange arabo-berbère, ça ?

– Alors, comme ça, tu rentrais dans les cafés ?

Lounès se moque de Saïd qui, dans sa jeunesse, était casse-cou, rusé et buvait l'anisette à Paris. Dans le bus, on peut lire la banderole : « *L'alcool est prohibé par Dieu et interdit par le gouvernement.* »

– Dieu ! Qu'il me juge ! Mais le gouvernement, c'est qui ?

– Nous, représentés. Nous, qui avons arraché ce pays, dit Saïd.

– Y a tant d'injustices et d'autres interdits à s'occuper.

– Même si je ne bois plus que mon jus d'orange, « *interdit* » me contrarie.

Lounès et Saïd se réconcilient chaque soir à la même heure, la main sur le cœur.

– A demain, Inch Allah !

Saïd ajoute parfois sur sa carriole quelques oignons coriaces et une poignée de felfels tout en long qui rougeoient rien que de les regarder, des petites langues de feu agitées.

– Ya Sidi ! J'en veux un.

– Tiens ! Écrase dans tes doigts ! Respire ! Ça suffira.

Je désobéis, je croque la pointe, je brûle, je crache le feu, comme la gueule du dragon sur un bol chinois (les bols vendus dans le commerce algérien sont chinois). Surtout ne pas boire trois litres de lait mais mâcher de la mie de pain, chacun se précipite et m'offre son pain. J'ai honte.

Ammi Saïd, lui, ne mâche pas ses mots :

– Tes copains artistes étudiants algérois gâtés bourgeois achètent le felfel au marché pour faire arabo-populaire socialiste et musulman et je ne sais quoi mais ils n'y touchent pas. Le piment rouge, c'est la viande du pauvre, ça réchauffe et ça nourrit.

Je suis vexée. Le felfel d'Ammi Saïd a rougi jauni pourri dans la gueule du dragon. J'ai placé le felfel dans l'unique bol chinois qui a échappé à la casse. Plus un bol, plus une tasse depuis des mois sur les rayonnages des Galeries Algériennes. Le petit verre rayé d'or est également recherché comme un trésor. Le bol, la banane, la pile se vendent au marché noir jusqu'à nouvel arrivage aussi soudain qu'imprévu, c'est alors par tonnes que les bols envahiront trottoirs et magasins et que les femmes se

précipiteront pour les acheter par douzaines. Je me précipiterai. L'Algérie a le sens des vides et des excès. La folie vous atteint, elle m'atteint et l'invité boit son thé ou son café dans une timbale de Pologne métal émaillé, il se brûle les doigts, et le sucre ne fond pas.

Il m'arrive de passer au Bazar Marchand de Tout avant de m'engager dans le chemin. Je rentre dans la boutique.

– Le gaz est arrivé ? Vous aviez promis les bouteilles de gaz pour aujourd'hui.

– Demain, Inch Allah !

– Et des piles pour la lampe de poche ?

– Elles arrivent, Inch Allah !

Il n'y a pas tromperie, il y a que l'on veut faire plaisir. On dit ce que l'autre veut entendre. Le messager de malheur est très mal vu. La bonne parole est la seule à prononcer. Y a pas. Makach. Y a rien. Mots muets de l'alphabet algérien. Demain ! Inch Allah ! Reviens ! Paix ! Y aura !

Le bus tourne en rond, la manœuvre n'est pas aisée sur la placette du Terminus, Saïd aide toujours les chauffeurs à circuler car il s'agit bien d'un cercle à opérer. Le bus ne repart pas à vide, Saïd a réussi à vendre à Lounès un caisson d'oranges.

Faire le point. Envoyer message suivant à Farida B. :

« Ai mélangé *la poudre d'intelligence* du poète Kateb Yacine avec jus du même nom vendu par Ammi Saïd marchand d'oranges et philosophe… Ai obtenu bon dosage de tolérance. Remède efficace. Recherche Ammi Saïd. Urgence. Interroger Colline Madame l'Afrique. »

8

Le bus a tourné en rond, est reparti. C'est la nuit. Nuit noire.

En Algérie, le jour est tranché d'un coup de lame, le corps est saisi. Violence du ciel. La construction passe-t-elle par la destruction ? Fatalité ! Je grimpe le chemin de pierres, mes pieds marquent la pierre, mes yeux cherchent à reconstruire le jour. Où est la lumière ? Le croissant étoilé veille, à moins qu'il ne soit indifférent. La nuit est tombée, le cornet papier journal craque et laisse échapper une orange. Slimane, le fils de Saïda, la ramasse.

– Ça va le collège, Slimane ?

– Doucement.

Slimane est poli, élégant, distant, il était donc dans le chemin, je ne l'avais pas vu. J'ai dit « ça va le collège ? », mais Slimane est au lycée. Slimane attend son copain Rouget. Pour être roux, il est roux le Rouget, il en a ramassé des insultes et des cailloux.

– Un vrai porte-malheur, dit la Colline.

– Un bon gars, dit Ammi Saïd. Le seul qui m'aide à pousser ma carriole.

Slimane attend Rouget qui attend Boiteux.

Boiteux vend à la sauvette des oiseaux en cage, des cigarettes, des bandes dessinées, des paquets de chewing-gum. Débrouillard de marchandises, il a déserté l'école très tôt, se fait craindre à coups d'insultes et de bagarres. Il est tous les soirs au Terminus du bus, accroupi devant un cageot retourné, magasin ambulant vite emballé, vite déballé, aux côtés d'Ammi Saïd, il vend à l'unité des cigarettes de marque joliment présentées en éventail devant leurs (soi-disant) boîtes d'origine. Les chauffeurs des trolleybus sont de gros nerveux réputés fumeurs ; après quelques années d'ascension sur Madame l'Afrique avec incidents réguliers de caténaires, ils achètent les cigarettes au Boiteux, dévalisent son étalage.

Changement de nom, changement de lieu, le matin, Boiteux, dit « Patte de travers », se tient place des Martyrs.

– Aachra douro paquet chewing-gum ! Aachra douro paquet chewing-gum !

Boiteux s'adresse aux passants en arabo-hispano-franco-anglais, pratique son trafic en quatre langues, sans états d'âme, sans mettre la nation en danger ni la place des Martyrs en émoi. Boiteux a l'œil.

– Pas touche à la marchandise !

Il compte et recompte douros et dinars, qu'il rapporte ou ne rapporte pas à sa mère Lalla Fatima. Les voyous de la place lui sautent dessus, exigent leur part. Les ex-petits cireurs, bien que régulièrement chassés par la police et officiellement scolarisés, s'acharnent à cirer la godasse et à faire les poches. Pas de soucis pour eux, les colons sont remplacés. Place des Martyrs (ex-place du Gouvernement), les nantis refont surface. Des arrogants qui bientôt ne passeront plus qu'en voitures filantes, police sifflante, entre villas bord de mer et bureaux air conditionné.

– Plus une godasse à cirer.

Les petits truands de la place ont compris bien avant l'ouvrier, le paysan et la femme qui fait son marché qu'il y a de la promotion en Algérie, légitime ou pas. Les promotionnés n'en reviennent toujours pas d'être regardés à la télé, car eux seuls s'écoutent parler. « *La Révolution par le peuple et pour le peuple*. » Discours brouillés. Discours ventilant du vent. Les rues sont des ex-rues, les gens des ex-gens. L'Algérie s'exile volontairement en Algérie.

Revenons à nos moutons ! « En Algérie, vous avez de si jolis moutons, pourquoi vous ne parlez pas des moutons ? », avait conseillé un lecteur à Kateb Yacine à propos de son texte *Nedjma* lors d'une rencontre chez son éditeur. Revenons au chemin Casse-ta-gueule, paradis du Boiteux, il le dégringole dans la nuit en moins de deux. Sur le plat il peut toujours courir, il sera le dernier.

Le trio Rouget-Boiteux-Slimane s'est refermé au creux du chemin. « Ça va le collège ? » Je me suis trompée, Slimane ne m'a pas reprise, il s'en fout, il m'évite. Je m'éloigne. Rouget et Boiteux sont des ombres mauves.

La chemise de Slimane est d'une incroyable blancheur. Saïda lave, relave, repasse sur la pierre la seule chemise blanche présentable. Je pourrais donner une des chemises blanches de P., elle serait usagée, je ne peux pas, soit j'offre une chemise neuve soit rien, et si j'offre une chemise neuve blanche, je dois l'offrir lors d'une fête, je dois attendre le Mouloud ou l'Aïd et l'offrir avec d'autres cadeaux, pas comme ça, pas la charité, ça ne se fait pas. Le cadeau, oui. Je ne sais pas. Slimane, c'est sûr, ne veut rien de moi, il ne veut rien des Français. Hostilité ? Peut-être. Fierté ? La Colline n'en revient toujours pas, le fils de Moulay le berger est au lycée.

– Ne t'approche pas, mon fils ! Sauve-toi !

C'est Khalti Zoulikha, roulée en boule dans son voile, qui crie, et ses cris ne dérangent que les oiseaux de nuit.

– Qu'est-ce qu'elle dit ?

– Elle dit ce qu'elle dit depuis trois nuits.

Tous les voyous de Z'ghara, de Bologhine, du Village Céleste, même ceux de la Bouzaréa sont les fils de Khalti Zoulikha, c'est elle qui a mis au monde la Colline avec l'aide de Dieu et de Lalla Fatima, mère du Boiteux, qui va seule maintenant avec le couffin et le linge blanc, et c'est la fille de Lalla Fatima, Amina mon amie, qui sera toubiba, Inch Allah !

Le trio Rouget-Boiteux-Slimane est passé entre les mains de Khalti Zoulikha. Et tous les autres. Années difficiles. Pères absents. Pères tués. Pères, frères rentrés avec la mort dans le corps. El Mout ! La mort ! Dieu Miséricordieux ! Khalti Zoulikha a frotté plus d'un corps, des heures durant, des pieds à la tête, elle a frotté à l'huile d'olive, véritable emplâtre, épais et verdâtre, elle a chassé des fièvres, des maladies, des cauchemars. Dieu seul chasse la mort.

– Ne t'approche pas mon fils de la maison !

– Quelle maison ? J'ai demandé. Quelle maison, Khalti ?

Le visage dévoilé, Khalti Zoulikha hume la fraîcheur, un peu du vent salé de la mer. Vent salé sec et piquant. Personne, pas même Ammi Saïd, n'ose la faire rentrer, n'ose la faire taire. Depuis qu'elle est usée, ridée, Khalti Zoulikha a gagné la liberté.

Je pose le stylo, émue. Hélène Cixous parle à la radio, elle est née à Oran, en Algérie, d'une mère juive allemande, une Khalti Zoulikha accoucheuse,

qui en 1962 n'a pas pu abandonner les femmes. Charnelle et intuitive compréhension des femmes entre elles. Force et endurance des femmes en ce pays où l'homme s'est mutilé, où l'homme a écrasé, meurtri la femme en lui. L'accoucheuse en sait long sur la douleur, elle a écouté, caressé, soulagé les ventres, les cœurs, elle a sauvé des premiers-nés. Et pourtant, en 1971, cette mère parmi les mères (celle d'Hélène Cixous) sera priée de quitter le territoire algérien en quarante-huit heures.

Quand l'Algérie se perd en larmes de femmes, le ciel s'assombrit. Depuis trois nuits, Khalti Zoulikha voit l'invisible et depuis trois nuits elle crie.

– Dans la maison, meurent l'oiseau et la fleur.

Le trio Rouget-Boiteux-Slimane, indifférent aux imprécations de la vieille, a son rendez-vous du soir. Paix ! Salam ! Derniers au revoir dans le chemin. A demain ! Inch Allah ! Assez de larmes et de cris. Fatigue. Une tension dans l'air, un bourdonnement incessant a répondu à Khalti Zoulikha soudain calmée.

Quelle tiédeur ! L'orage va-t-il éclater, dégouliner la pente, laver les parfums lourds, reprendre le chemin de l'oued, le temps pour la pierre de sécher ? Le feuillage est vibrant, sec. Premier reflet de la lune. En contrebas, la chemise de Slimane mouvante et argentée. Je grimpe, je suis presque arrivée, j'entends Chien Jaune aboyer, je m'arrête un instant après le tournant, la pierre retient mon pied et mon souffle, ma main touche en passant la « main de Fatma », heurtoir en bronze. Un éclair dans la nuit. Inutile de cogner, l'énorme porte à deux battants et lames de fer est définitivement bloquée. Fausse porte. L'imposante propriété, d'un style algéro-turc, est un mystère clos et replié. Tout est camouflé. Terrasses et colonnades dissimulées par des barrières de branchages et de roseaux. Je devine à l'intérieur une cour centrale avec jet d'eau, galeries d'arcades autour. La maison se cache derrière de très hauts murs, en retrait du chemin de pierres, au-dessus du tremplin de terre. Ancien consulat ? Villa de bachagha ?

– Bachagha mon œil, dit Saïd.

Le Bourgeois que je n'ai jamais vu, que je ne connais pas, serait craint. Très difficile à savoir. Impossible de questionner.

– Dix ans d'Indépendance, dix ans de prudence.
– En tout cas, il est riche, le voisin.
– Riche et influent, il est commerçant en gros.
– Peut-être même au gouvernement ou bien plus haut.
– Responsable du Parti.
– Lequel ?
– Y en a qu'un. Le Parti du peuple.

La Demoiselle propriétaire a déjà cédé chèvres et moutons au Bourgeois. Pour ses terres, elle exige un bon prix et interdit la construction.

La Demoiselle héritière, retranchée depuis 1962 à Bologhine ex-Saint-Eugène, derrière une grille avec chiens de garde et fidèle serviteur Kader, dans la grande propriété familiale, se meurt doucement. Alibi pour faire traîner le dossier la Consulaire. Voir scénario perdu – *Scène première / Bureau de l'Habitat / Ministère Blablabla.*

– J'en fais mon affaire, dit le Bourgeois. Ça vaut rien. C'est du caillou.

Moulay a parlé.

– El bourgeoisie a acheté les moutons et il veut même acheter la vache du Rouget et rachète chouia chouia, morceau par morceau, toute la Colline.

El bourgeoisie, le tout représentant la partie. Bien vu ! « Bourgeoisie, une vraie maladie », selon Pasolini. Demander la référence à Farida B.

Papiers officieux ou pas, chacun désobéit, se construit de bric et de broc du provisoire qui dure, qui s'étale, se lézarde. La Colline est fleurie et délabrée à l'unisson de l'Algérie. Seule, la propriété du Bourgeois est propre et murée. Pas le moindre signe de vie, bien que Djelloul le grand Noir et sa femme Zohra y demeurent, entrent et sortent par une petite porte sur le côté. Pas une haie épineuse devant l'entrée, pas un cœur de genêt. La nature est exterminée. Le silence y règne. Le matin, les oiseaux sont ailleurs. La nuit, la maison du Bourgeois est un drap blanc immaculé. Quand la nuit noire s'abat, la maison n'existe pas.

On dit que la « main de Fatma » porte bonheur. Je m'approche, je la touche. Un éclair jaillit. C'est l'orage. Un visage féminin, ample chevelure

noire, s’est montré à l’une des étroites fenêtres quadrillées par des barreaux. La maison est donc habitée !

La nouvelle est tombée cette nuit sur la Colline.
– Leïla est revenue.
– Qui ?
– Leïla, la fille du Bourgeois.
– Lilas ! La fleur ?
– Leïla. La nuit.

9

Lalla Fatima se rappelle :

– Tous les garçons étaient amoureux de Leïla.

– Pas Boiteux ni Rouget, crie Amina.

– Pour qui elle se prenait celle-là, dit méchamment Lalla Fatima. Son père la marie, c'est bien.

Amina a le ton léger pour raconter le drame :

– Leïla a quitté la Colline quand son père a épousé la seconde femme.

– Elle est partie avec sa mère ?

– Je ne crois pas, dit Lalla Fatima.

– Leïla a été élevée par une tante paternelle.

– Leïla est revenue pour se marier.

– Un grand mariage.

– Avec qui ?

– Elle ne sait pas.

– Quelqu'un de bien, dit Lalla Fatima.

– Elle a quel âge ?

– Comme moi, dix-sept ans, dit Amina.

Amina court à la place du Boiteux depuis l'enfance, elle a couru la Colline avec Leïla du temps de l'école primaire, elle court pieds nus sur le carrelage, les bras chargés d'un plateau en cuivre lui-même surchargé de précieuses tasses minuscules et dorées introuvables sur le marché.

– Et qu'elle va me casser, hurle Lalla Fatima qui ne se résignera jamais à son sort. Veuve de Chahid, veuve de martyr ! Mère d'une diablesse et d'un boiteux ! Dieu Miséricordieux !

Lalla Fatima donnerait Amina à la première mère qui la demanderait en mariage pour son fils. Elle lève les bras au ciel.

– Qui ? Qui voudra épouser une dévergondée ?

Amina, mon amie, va au collège alors qu'on a besoin d'elle à la maison. Elle tient tête à sa mère Lalla Fatima. Son père est mort pendant la guerre

de Libération. Elle tient tête à sa classe, toujours première. Elle tient tête à la face du monde. Elle sera médecin chirurgien, soignera son frère, son unique frère.

– Un jour, Boiteux ne sera plus boiteux.

Amina me parle à l'oreille :

– Tous les garçons étaient amoureux de Leïla. Oui.

– Et Leïla ?

– La vérité. Leïla aimait Slimane.

– Le fils de Saïda !

Je suis aspergée de fleur d'oranger. Amina me demande des livres pour Leïla, elle va les faire passer en douce par Zohra, la femme de Djelloul le grand Noir, ou par le couffin.

– Leïla lance une ficelle de la terrasse, j'accroche le couffin, elle tire.

– Quelle sorte de livres ?

– De l'amour. Puisque l'amour est dans les livres.

Le téléphone a sonné. C'est Farida B. Elle est chez elle dans l'obscurité. Rideaux tirés, volets fermés. Farida ne peut pas s'arrêter de rire. C'est son voisin, son voisin de palier, il a hurlé sur son balcon : « Les Français sont venus, les Français sont repartis, l'Algérie les a suivis. Vive la France et les pommes de terre frites ! »

– Le voisin, ils auront sa peau.

La mort se tient en face de son immeuble, sur la terrasse. Je la supplie de quitter Alger, d'aller habiter chez son frère. Tant pis pour le travail ! Non. Elle ne peut pas laisser ses étudiants.

– Je crève seulement de chaud et puis j'ai trop bu de café. J'en bois autant que toi maintenant, des cafetières entières.

Elle rit, elle rit, les nerfs ont craqué.

10

Assise près du canoun, dans l'étroite cour enfumée, Saïda lit l'avenir dans le marc de café ; au fond de la minuscule tasse ébréchée, elle a vu le sang, beaucoup de sang, la violence du passé n'est pas passée ; la tasse lui a échappé des mains, le croque-mort s'empare des morceaux, chapelets de têtes coupées, viols, tortures, il suffit de se pencher sur la maison d'à côté, la cave, la cour. Sur cette pierre, le sang a coulé. Saïda ! Tu parles de tes morts, ils sont nombreux, père tué, frères, sœurs, oncles. Tes ancêtres dépossédés de leur terre. Ta famille déplacée. La violence est inouïe. La souffrance incrustée loin dans la mémoire. Tu as quitté ton village natal en 1950. Ta montagne ! Tu n'y es jamais retournée, tu as de silencieuses raisons. La mémoire du passé n'est jamais close. Un cri, un geste, un mot, un bruit, une flamme de bougie et Moulay se dresse dans la nuit, se plaque contre le mur, hurle en français :

– Non… Pas l'électricité.

Saïda sait qu'il ne faut allumer ni bougie ni lampe de poche. Moulay, terrorisé par la lumière, revient à lui, revient à la réalité, il est vivant dans l'Algérie de maintenant. Moulay a été torturé, il n'avait pas vingt ans. Après la crise, il se creuse, il est grave, inquiet, accablé, vidé, il a faim. Saïda promet une chorba brûlante.

– Demain, Inch Allah !

Moulay a mal dans les replis du corps, tremble dans sa djellaba, se rendort, mais pas les enfants qui ont cru longtemps que leur père refusait le branchement. Le mot « électricité » est prononcé tout bas comme un mot honteux.

– Avec le branchement, on aurait le frigidaire.

– Pour la glace, c'est mieux.

Le fils aîné, Mohamed, a expliqué que c'est la Demoiselle propriétaire qui n'a pas fait la demande réglementaire. Saïda rêve de lumière. Ali a honte d'acheter les bougies.

– La guerre est finie.

Moulay ne parle pas à Slimane, sauf pour l'insulter, marmonner des reproches entre ses dents.

– Étudiant ! Moi, à ton âge… De quoi tu es capable ? Traîner avec le Rouget tout aussi fainéant.

Moulay, osseux, hargneux, agite son bâton dans le vide, il n'ose pas frapper Slimane, le gâté de Saïda.

– Les étudiants, les vrais, je les ai connus au maquis.

Les pères sont des héros qui racontent leur guerre à des fils bons à rien. Slimane encaisse, Rouget encaisse, Boiteux, son père est mort, il compatit.

– Que faire ? Une autre guerre ?

Ce soir, Saïd n'est pas à l'arrêt du bus. Le chauffeur Lounès, *via* le réseau kabyle de Bab-el-Oued, a remis pour lui un médicament de France. Sur le terre-plein, la carriole, recouverte d'une bâche, est immobilisée. Slimane a réclamé Ammi Saïd avant de frapper à sa porte. La vieille Khalti Zoulikha a veillé sur son fils, elle est muette et affaiblie.

– Ammi Saïd ! Qu'est-ce qui arrive ?

– Dieu Miséricordieux ! Pourquoi la jambe gauche ne marche-t-elle pas aussi bien que la jambe droite ? Je ne suis pas descendu aux halles. J'ai dormi.

– Demain, je descends acheter tes oranges.

– Attention, l'étudiant ! Après la prière, le petit café. Yallah ! Premier bus. Faut y aller !

– Cinq heures du matin ! Je suis d'accord.

– Slimane ! Tu ressembles à ton père.

– Mon père !

– Moulay, toujours le cœur sur la main. Il a donné sa vie pour l'Algérie.

Slimane s'est toujours demandé s'il aurait résisté. Comment mourir à dix-huit ans ? Être torturé à mort ?

– L'ennemi est capable de tout !

Saïd oublie sa jambe malade, franchit la porte, crache un bon coup.

– L'homme est capable de tout.

La preuve. Ces jeunes appelés, devenus loin de chez eux *Les Égorgeurs*, livre de Benoist Rey édité dès 1961 mais aussitôt censuré. Document terrible sur cette « guerre sans nom » que l'on nomme « événements ». Quels événements ? « D'abord du racisme ordinaire », écrit Virginie Buisson (*L'Algérie ou la mort des Autres)*, fille de gendarme, partie à onze ans en Algérie au début de la guerre. Il y a les « patos » nés en France comme elle, il y a les « pieds-noirs » et les « ratons ». « Les grillons chantent chaque soir mais pas assez fort pour couvrir les hurlements des hommes entassés dans les caves de gendarmerie pour subir l'interrogatoire… » Et les jeunes soldats qui reviennent de permission « sexes coupés, sexes plantés dans la bouche, gorges tranchées ».

Au maquis, Moulay écoute parler les étudiants, eux en savent long.

– Tu es torturé dans une cave, déshabillé, défiguré, jeté sur une décharge, on ne reconnaît ni ton corps ni ton visage. Qui peut dire que tu es mort ?

Au maquis, Moulay est ridiculisé par les chefs :

– Ta cervelle, kif kif les moutons, Moulay.

Le berger est un mouton qui doit s'enrager à mort !

– Au nom d'Allah !

– Tous unis pour couper les couilles à l'ennemi !

– Si t'en attrapes un (ennemi), couilles entre les dents pour que son énergie ne se venge pas sur les frères ! Tu entends, Moulay ?

La virilité, c'est l'obsession des chefs. Les étudiants pensent différent, ils sont gênants. Et pourtant au lycée, ils sont tous partis, ils ont tous levé le doigt. Moi ! Moi ! Tous volontaires. Tous ignorants.

Moulay a vite prévenu les nouveaux arrivants.

– T'es étudiant ?

– Oui, enfin, j'étais au lycée.

– Non, dis que tu es berger.

– Pourquoi ?

– L'étudiant, c'est pas bon ici. Ne répond pas aux questions ! Fais tout comme moi, je suis berger. La cervelle kif kif les moutons.

Saïda rit pour cacher son émotion. Moulay est fier d'avoir prévenu des frères capables d'être docteurs, maîtres d'école.

Je n’ose pas comprendre. A-t-on éliminé au maquis des lycéens, des gamins ?

– Pas toujours. Non. Ce ne fut pas toujours le cas.

– On s’arrangeait pour, me dira un rescapé d’une classe de troisième de collège.

– Moi, j’ai eu la chance d’être recruté à la Casbah, m’expliquera mon ami poète médecin.

Moulay, la main sur le cœur, évoque « le sacré raconteur ».

– Z’ont jamais pu lui faire tenir un fusil. Même le chef, un pas drôle du tout, riait avec lui.

Moulay se croit encore au maquis, il rit, Saïda aussi.

– Z’ont jamais pu l’empêcher de raconter.

Moulay s’anime, Saïda traduit.

– Il imitait la frayeur, pleurait, gesticulait, jouait, faisait la guerre à son fusil. Dieu Miséricordieux, il est mort.

Moulay observe le ciel.

« Le sacré raconteur » qui donne la joie en enfer, où est-il ? Au paradis, on n’a pas besoin de lui.

– Il est là-haut.

– Là-haut, est-ce qu’il rit, est-ce qu’il pleure ?

Moulay se tait… C’était la guerre.

11

Mon cœur délire
Sur ce siècle tors
Dont orphelin je garde la porte.

Si Mohand

Le Fœhn, le vent qui rend fou, balaya les scènes de théâtre en Algérie.

– Oui, répondait Mammeri aux journalistes qui le questionnaient sur le titre, j'aurais pu appeler ma pièce *Le Simoun*, *Le Sirocco*, pour faire africain. J'ai choisi *Le Fœhn*, le vaste monde est autant à moi qu'à l'Occident.

Élève au Conservatoire d'Alger, choisie pour interpréter le rôle de Brigitte Brudieu dans une pièce de Mouloud Mammeri, première pièce jouée en français depuis l'Indépendance au Théâtre National Algérien, (l'Opéra de madame Salvador). J'ai découvert « la guerre sans nom ». Je suis dans la guerre. La Guerre d'Algérie.

Je suis Brigitte Brudieu, fille de pied-noir, fille du colon Brudieu, grand seigneur et grand propriétaire terrien. Je suis Brigitte, sa fille adorée. Je suis née en Algérie, j'aurais pu naître en Nouvelle-Calédonie, à Madagascar.

– Où encore ? Mon père se fâche, j'en oublie.

– En Guadeloupe, à la Martinique…

– Tout ça, c'est la France. Nous sommes français, répète mon père, plus que français, mieux que les Français de France.

Je suis précipitée dans la Bataille d'Alger, période la plus noire, l'armée française ayant obtenu les pleins pouvoirs pour réduire par tous les moyens la résistance algérienne. Du sang versé sur la pierre à tous les coins de rue.

J'ai la peau claire, des yeux qui pleurent souvent depuis la mort de ma mère qui craignait la chaleur, se tenait loin du soleil, enfermée dans sa chambre. La femme qui m'a élevée est arabe. Pourquoi mon père l'a-t-il obligée à me parler en français ? Sans pouvoir me l'expliquer, mes oreilles n'ont pas appris à comprendre l'arabe ni le berbère ou si peu… Pourquoi ?

Tarik, le fellagha, lui, parle le français, je l'ai entendu hurler :
– Je me suis révolté pour détruire l'avilissement, tous les avilissements.

Dans le hangar de la ferme, je me tiens face au prisonnier, un jeune terroriste entravé, que mon père va livrer à la mort. Cruauté. Torture. Humiliation. Il doit parler. Il a vingt ans, il va mourir, il est plein de sa dignité, je subis sa haine. Tarik, le terroriste, a le beau rôle, magnifiquement représenté par le comédien Agoumi. Plus tard, je lirai Kateb Yacine, je découvrirai le Lakhdar de *Nedjma* et du *Polygone étoilé*, je serai mieux armée pour comprendre, mais ce soir, je suis Brigitte Brudieu, enfant gâtée, ignorante, je résiste à ma façon. Je retourne dans le hangar, je me tiens face au calvaire de Tarik. Non, je n'ai pas de haine.

Qu'est-ce que je fais dans le hangar ? Situation ambiguë, malsaine. J'y suis poussée, condamnée par la pièce, une scène m'oblige à approcher le prisonnier, je bégaie, je suis Brigitte Brudieu, dix-sept ans, j'ai du mal à allumer la cigarette qu'il m'a réclamée, il a le visage en sang, il fume, presque heureux, il me nargue.
– La société Brudieu sans les Arabes tombe comme un château de cartes.
– Je suis née en Algérie, j'y mourrai. Cette terre est ma terre.

Terre d'Algérie, terre secouée, violentée. Invasion. Destruction. Colonisation. Une conquête qui a rasé, brûlé, détruit, tué. Atrocités. Massacres. Désolation. Une conquête qui a dépossédé l'autochtone de ses terres, de sa langue, de sa culture, violé ses cimetières et ses mosquées. Du sang versé. Du sang versé sur la pierre. Beaucoup de sang. Le sang monte à la tête. Arrêtez le sang fou !
La mère de Tarik supplie à genoux comme le lui ordonne mon père, à genoux la mère pour sauver le fils. Je suis incapable de prendre parti. Je ne sais plus où j'en suis. Tarik a les mains ensanglantées, c'est à moi d'allumer la cigarette pour lui. Je l'allume. La terre se calcine. Le soleil mitraille. Dur soleil. Vent qui vomit des flammes. Vent de feu. Sang. Sirocco. Fœhn. Africus. Simoun. Enfer.

Je me réfugie dans la loge de madame Kaltoum, mère de Tarik dans *Le Fœhn*, admirable comédienne (inoubliable dans le film *Le Vent des Aurès*

présenté à Cannes cette même année 1967). Elle me donne le sucre trempé dans le rhum.

– Ouvre la bouche ! Rien de tel pour porter la voix, décontracter le corps et bloquer le trac. L'inconvénient, c'est qu'on commence avec un sucre puis deux et qu'on passe vite au petit verre. Hop ! Une lampée !

Le sucre croqué, je retrouve mon énergie, mes esprits, mes cheveux passés au henné, mes joues, mon corps, la vie.

– Il le faut, on part en tournée.

– Tarik a tué. Mon père pourrait tuer. Ils se condamnent. Ils sont condamnés.

– Ce sont des hommes, rien que des hommes.

Kaltoum sait la complexité des relations en ce pays d'Algérie.

– La rencontre est manquée, me répond-elle avec gravité. Elle est manquée pour un moment, pas pour l'éternité.

Mouloud Mammeri exigeant et passionné par notre travail nous accompagnera en tournée. Comme il le voulait, j'ai fait parler à la langue française un langage algérien, j'ai parlé algérien en français, je me suis parfois enchevêtrée, j'ai essayé.

Quand on reprochait à Mouloud Mammeri d'avoir écrit *Le Fœhn* en français, pièce dont le thème est la Bataille d'Alger en 1957, il prétendait que la bataille continuait.

– Une bataille avec soi-même, la décolonisation intérieure n'est pas encore achevée.

Pendant le reste de sa vie, il se battra pour la culture berbère. Si Mohand, poète immense, oublié, sera ressuscité par Mouloud Mammeri.

Si Mohand, « l'aigle blessé, fils de Hélas » né en 1845 dans une famille aisée, avait planté « jardin exquis ».

J'avais planté jardin exquis
Empli de toutes les fleurs
Que les langues peuvent évoquer
Raisin rouge
Pêches d'ambre

A côté du basilic la rose.

Si Mohand, à qui on a pris le père, la terre, la maison, a quitté en 1871 sa Kabylie natale, brisé. Raisin écrasé. Pas de vin. Du sang.

Le poète Jean Sénac écrira contre les siens : « Mes pères ont imposé à ce rivage une civilisation de maîtres, privée de son honneur et de ses vrais prestiges. Étaient-ils à ce point aveuglés et incultes ? »

Savary, duc de Rovigo, ancien ministre de Napoléon, utilisera à Alger des méthodes brutales et policières et s'opposera férocement au baron Pichon, humaniste et intègre. Rovigo obtiendra tous les pouvoirs. L'Esplanade de Bab-el-Oued sera édifiée au prix d'une destruction de quartiers entiers, de ses cimetières, sans le moindre dialogue avec l'habitant musulman. Combien de fois j'ai pris le Tournant Rovigo à Alger ! Pichon contre Rovigo. Où est le Tournant Pichon ? L'Histoire est à refaire à moins qu'elle ne soit que la somme de toutes les cruautés.

Sénac, poète oublié en Algérie et pas encore ressuscité…, assassiné dans la nuit du 29 au 30 août 1973, nouveau martyr, signal d'une tragédie à venir ou continuité d'un « siècle tors ».

La mer retournera-t-elle « à sa nature première, le sang » ? A la violence d'un Tahar Djaout, je suffoque, lui en est mort, assassiné. La vérité ne se livre peut-être qu'au poète, alors on le tue.

Espérance désespérée, avait écrit le poète Youcef Sebti, lui aussi assassiné.

On a cousu ses lèvres avec une grosse aiguille.
On a coupé sa langue avec une hache.
On a crevé ses yeux avec des tisonniers.
On a empilé des pierres dans ses oreilles.
On a étalé le plomb là où émergeait sa sensibilité…

Brisure du destin d'un pays, je me répète, je m'anéantis. Combien faudra-t-il de temps pour le raccommoder ?

A côté du basilic la rose.

La rose de Damas, de Grenade, de Paris, de Beyrouth. La Méditerranée, mer du milieu, se franchit d'une enjambée en poésie. La rose et les encens, l'Arabie et l'Andalousie, la coupe pleine et bue d'Omar Khayyam, la plainte de la flûte du berger, la pensée soufie, Baudelaire, Lorca, Mahmoud Darwich. Poésie, la raison ardente d'exister. Mallarmé, El Mûtanabi le prétendu prophète, Ibn Khaldûn, Ibn Arabi, El Halladj martyrisé, Djalal-Eddine Rûmi, les écrits spirituels d'Abd el-Kader, la belle figure d'Abd el-Kader, le cri de la fée Halloula, l'éternel youyou larme et joie de la femme, Déesse mamelue, Vénus numide qui se baigne au puits, nue. Le lit sec de l'oued Bousselam se remplit des rêves de l'enfance de Kateb Yacine et de Rabah Belamri, Sétif ne les a pas oubliés, les faucons aux plumes vertes, les ramiers aux plumes bleues tombent à leurs pieds foudroyés. Le poète en Algérie, éternel exilé, meurt affamé de lumière.

Djamel Amrani parle à la radio en direct d'Alger, la brisure est dans sa voix. Son silence fait beaucoup de bruit. Je me souviens avoir lu ses poèmes à Radio Alger pour l'émission hebdomadaire *Poésie sur tous les fronts*, émission créée par Sénac. La terre d'Algérie se couvrait alors de chardons bleus et flottants.

Jean Sénac, le poète qui signe avec un soleil dans la main, une main grande ouverte à tous les poètes. Je l'ai rencontré une première fois Pointe Pescade, bord de mer, mer agitée. Rumeurs et injures ne manquaient pas à son sujet. Ce matin-là ne sera pas le pire.

– Il habite là, le pédé.

« Sexedieu ! » Voilà le mot qui m'a manqué puisque Tahar Djaout ne l'avait pas encore inventé. Un ami poète médecin m'accompagne, me présente. Sénac a la barbe enflammée et la douceur accueillante, il me dit : « Lis pour voir ! » Et je lis « l'amour est beau comme la pierre ». L'émission sera interrompue en 1972, l'année du drame dans la Colline.

Le poète médecin est né à la Casbah dans le quartier pauvre de Djamâa Lihoud à deux pas de la synagogue, il était de toutes les fêtes.

– Quand il n'y avait plus de pain à la maison, il y en avait toujours pour moi chez la voisine.

Le pain azyme a pour lui toutes les saveurs de la petite enfance. Mais il doit grandir vite. Adieu le pain azyme et la mamma voisine ! C'est le temps des beignets graisseux, à quinze ans il milite déjà.

– La Casbah ! Tu t'échappes toujours vers le haut, de terrasse en terrasse, tu bondis, tu te planques, y aura bien un gueux pour te faire passer quelques beignets graisseux enveloppés dans du papier journal, ainsi tu te nourris en lisant les informations, tu apprends que tu es recherché, disparu, mort… Tu ris, tu es prêt à donner ta vie pour ton pays.

Sénac riait, il aimait cet enfant de la Casbah, « chardons bleus et plaisir émeraude ». Je suis si émue que j'écris « aimeraude ».

J'ai rendu visite à l'un des gueux qui avait fourni nombre de beignets graisseux, le boulanger était poète, il écrivait une mixture franco-arabo-populaire et piquait là-dessus des mots berbères fournis par les clients, pour la belle sonorité. Il travaillait le pain et l'écriture jour et nuit.

Odeur de pain.
Odeur de jasmin.
On se grise d'odeurs.

– Mais si le four s'éteint, il ne restera que les cendres et les plaintes des femmes.

Le poète boulanger fait crédit, il a confiance, l'Algérie se construit.

J'ai revu Jean Sénac une dernière fois rue Élisée-Reclus ; chassé du soleil, il avait trouvé là un ventre, un refuge, il était installé dans une cave avec livres, manuscrits, avec « ses chardons et ses échardes ». Sénac sera assassiné, le poète médecin Laadi Flici sera assassiné, Tahar Djaout sera assassiné. Je dois continuer mon récit.

A la radio, un critique, fier de sa découverte, annonce : « Voilà un texte sans pathos. » (J'ouvre les dictionnaires. *Pathos / Pathétique* : Qui suscite une émotion intense, douleur, pitié, horreur…) – Pas de pathos. Les trois mots de passe pour rentrer en littérature. Le glacé est à la mode. Il est de bon ton d'être monocorde, distant, froid. Pas de pathos. Langue cœur sexe s'écrabouillent volontairement. C'est le règne du refroidissement

complaisant, de l'effet vide de toute sensibilité bonté humanité. (Humanité ! Y manquerait plus que ça !) Quand l'Africain Noir a découvert l'Homme Blanc, il en est resté stupéfait (et visionnaire). L'Homme Blanc a la couleur des morts. Oui, le Blanc joue le mort, c'est son luxe, sa meilleure performance. L'Afrique, elle, crie, pleure, brûle et quand elle sourit sur la photo arrachée en passant, c'est contre la bêtise, la gêne, l'horreur, l'humiliation.

12

Entre Saïda et moi, entre nos deux maisons, a perlé une source inconnue, de l'herbe grasse a poussé, et des pervenches énormes, d'un bleu humidité, semblent ne jamais se faner, la mousse a attendri la pierre et le tapis s'est épaissi. C'est le talus de Saïda, son instant de répit.

Assise sur son talus, Saïda chante. Farid est ébahi, ébloui, sa mère chante. Saïda, gorge tendue, chante ce qui ne peut être dit, sa voix nue se donne, se fixe et par un magique signal se tait, ses bracelets tintent aux poignets, les grillons prennent le relais. La nuit sonne la paix, la terre s'en retourne pour un jour nouveau, les Déesses comme les oiseaux ont besoin de repos.

Du bout de son paradis (en Haut-Lieu, donc), le poète Tahar Djaout a déclaré : « C'est d'une Déesse que l'Humanité a désormais besoin. » Dieu, très concerné par l'Algérie et d'autre part très fatigué par l'Algérie, aurait acquiescé d'un mouvement de tête, mouvement qui jusqu'à maintenant est très controversé.

Ni Ben Bella, ni Boumediene, ni les présidents suivants n'ont pris le chemin de pierres, le nez dans les cimes, pour s'asseoir sur le talus de mousse aux côtés de Saïda, rosace à dix rayons, soleil de Madame l'Afrique.

Prière du muezzin, la première prière ce matin va de travers, le haut-parleur complètement détraqué gronde, se brouille. STOP ! Les oiseaux, étonnés, ont repris leurs gazouillis. Le chemin Casse-ta-gueule est déserté, la propriété du Bourgeois est endormie. Là-haut, dans les prés, point blanc au soleil, c'est Leïla ; le vent soulève son voile, car son père l'a voilée. Elle cherche la fleur au venin particulier.

– Elle l'aura trouvée, dit Saïda, et placée sur sa poitrine.

Selon l'enquête de gendarmerie, la folle, identifiée sous le nom de : « Apparition à la Consulaire », n'a pas été retrouvée.

Saïda y pense souvent. La folle n'est pas sortie des brumes de la mer mais du bus, Terminus la Consulaire. Premier bus du matin. Les chauffeurs

ne sont pas certains. Voilée de blanc, une valise à la main, elle s'est élevée gracieusement pour se poser devant le gourbi de Saïda. Tête haute, bien mise et bien chaussée, la folle a grimpé le chemin de pierres et tourné au niveau du terre-plein en direction de la maison de Moulay le berger.

Le nuage de blancheur parfumée a ouvert sa valise et formulé des paroles de paix. Dieu Miséricordieux ! a été prononcé plusieurs fois. L'apparition est dans la cour, elle a un message pour Saïda, mais le dire, elle ne peut pas.

– Mon père m'a enfermée, je n'ai pas trouvé de messager.

Saïda, en sueur, les mains plongées dans l'éternelle bassine en plastique vert d'espérance qui se remplit à la longue, le robinet ne crachant que de rares giclées d'eau quand il ne cesse pas brusquement de couler, s'est jeté de l'eau sur le visage, sur les bras, sur les intimités ; tintement de bracelets et ruissellement de l'eau, le précieux liquide donne vie à Saïda… Saïda s'est essuyé les mains avec un pan de son épaisse robe à fleurs qui a perdu couleurs et pétales, ample robe qui sert d'essuie-mains cache-pudeur, et s'est exclamée :

– Un djinn en plein jour !

Celui-là est féminin et laisse glisser son voile.

– Je n'en ai plus besoin, je suis arrivée.

La cour est mouillée et plus loin autour tout est dur, sec et poussière. Où poser le voile ?

– A l'intérieur, j'ai un tabouret.

– As-tu peur, Saïda, que je me promène chez toi ? Ne crains rien ! Je n'entrerai pas, je suis lasse, je suis morte.

– La preuve est là, a déclaré Saïda aux gendarmes.

Le voile fin, léger, transparent est abandonné sur le tabouret.

Quand les gendarmes sont venus, la folle s'était évanouie, ils la recherchent encore, plus haut, vers le Sémaphore. Femmes claustrées, visages de folles, folles qui s'enfuient, qui dansent nues la nuit, qui hurlent à la mort, se griffent jusqu'au sang, folies de mères, folies de femmes, il y en a tant sur cette terre. Soupçonneux, ils ont interrogé Saïda :

– Est-elle vraiment folle ?

– Moi aussi, je vais devenir folle, à la face de la lune, j'irai où je veux, a répondu soudain Saïda rugueuse et criarde.

La folle apparition était d'un tout autre tempérament et pourtant elle avait crié, déchiré le linge blanc, piétiné la gandoura en soie et répété :

– Je n'ai plus besoin de rien. Tout est pour toi, Saïda.

Saïda y pense souvent. La valise s'est ouverte, un vent d'une grande douceur a caressé le linge, un linge repassé, plié, parfumé, jamais Saïda n'avait vu un si beau linge depuis le temps où elle travaillait chez Didi, du temps des Français.

Saïda avait refusé la valise de linge.

– Un linge trop blanc pour moi, trop délicat, je n'osais même pas y toucher au linge, il se serait abîmé, je ne l'aurais jamais porté. Je ne descends jamais à Alger.

La seule fois où Saïda est descendue (comme elle le dit), ce fut pour se rendre à l'hôpital où elle avait reconnu son Slimane, ses yeux, sa joie, son fils adoré, étendu sur un brancard, mort. Une infirmière, confuse, avait expliqué qu'il n'y avait pas assez de lits pour les vivants… alors les morts.

L'enquête de la gendarmerie n'a pas abouti. Saïda a confié son secret à Lalla Fatima :

– La gendarmerie n'a rien compris…, c'était Leïla.

– Leïla !

– Oui. Son père l'a enfermée dans la grande maison et quand elle peut se sauver voile rejeté, elle crie le cri de la fée Halloula, fée et sorcière, ombre et lumière.

Lalla Fatima s'est moquée de Saïda, de ses croyances et a conjuré le sort.

– Dieu miséricordieux ! Leïla n'est plus là et le Bourgeois a déménagé.

Était-ce Leïla ou son fantôme resplendissant ? Leïla était revenue. Toute la Colline en avait parlé. Leïla était revenue pour mourir. Son visage s'est éteint. Nuit Heureuse / Bonne Nuit / Leïla Saïda. Deux prénoms à jamais scellés à la pierre du chemin. Leïla est retournée à la nuit.

13

> Parce que l'Algérie m'a fait. Comme une mère… Parce que son échec, pour des raisons obscures, me semble aussi le mien.
>
> Jean Pélégri

Rien de plus terrifiant que d'entendre à la radio dans la nuit le nombre des dernières victimes en Algérie. Rien de plus affligeant que d'observer que, pour beaucoup de mes amis, l'Algérie a présenté un nouvel intérêt depuis l'annonce de ses morts. Quand l'Algérie se mutile, se rétrécit, on lui reconnaît un attrait, chant danse musique à la radio et à la télévision.

Kateb Yacine a vécu ce même phénomène et il l'écrit. Son roman *Nedjma* a pu être édité en 1956, après novembre 1954, le début des « événements ».

Suis-je de mauvaise foi ? L'oubli était-il nécessaire ? Ce sont les enfants des pieds-noirs, des harkis, des exilés, de ceux qui ont fait la Guerre d'Algérie, plusieurs millions de déracinés, d'hommes et de femmes violemment concernés par ce pays qui vont opérer la réconciliation. *La mer du milieu*, mer Méditerranée sera la mer qui unit.

Après l'Indépendance, quand l'Algérie relève la tête, qu'Alger est une capitale internationale, la France fait silence. La blessure est trop grande. En 1982, on me demande encore de supprimer de mon curriculum vitae ce séjour en Algérie. Comment supprimer plus de dix années ? Comment en rendre compte ? Écrire, dire. Qui suis-je pour dire l'Algérie ?

« *Nous sommes tous des Arabes* » vaut bien « *Nos ancêtres les Gaulois* ».

Obsessions identitaires. De quoi s'entre-tuer sur cette planète encore un millénaire ! Ça dure et ça va durer. Amnésies collectives, névroses officielles, silences sélectifs, autocensures arrangeantes qui non seulement font et refont l'Histoire et les livres d'écoliers mais également les livres sacrés.

Pour la France, l'Algérie coloniale est romaine comme la Gaule fut romaine, on ignore les siècles obscurs de l'Islam, on s'arrête à Rome et l'on

se retrouve entre soi : Roumis et Roumias. C'est comme si on n'avait jamais quitté ce pays. Qui parle de colonie ?

L'Indépendance arrivée, on retourne la chaussette, l'Islam est mis en plein jour, on efface tout ce qui est anté-islamique. Les Berbères autochtones, qu'est-ce que c'est que ces Barbares ? Il ne reste que les figues de Barbarie.

A force de retourner la chaussette, la chaussette s'est trouée, il n'y a plus de chaussette, il n'y a que des trous.

– L'Algérien qui tient à sa tête se faufile entre les trous, dit Farida B.

J'ai voulu me mêler au monde, à toutes les pierres de tous les chemins, à tous les lointains, j'ai fouillé dans les archives, je me suis trouvé de réjouissants ancêtres, pillards, corsaires, prêcheurs de croisades, poètes illuminés. Une liste extraordinaire.

Un pirate enrichi, ancien renégat, Turc de profession, marchand d'esclaves, esclave lui-même affranchi. Un Berbère de Kabylie romanisé à reculons qui offre ses champs de pierres aux colons (le Romain aime la discipline et bâtit de somptueuses ruines), malin le Berbère, il se conserve les bonnes terres, oliveraies et orangeraies. Un fils du fils du Berbère en question, bégayeur de latin, vendeur de figues et d'olives sur le marché qui dit oui à l'Islam à condition qu'il se laisse berbériser ; z'étaient rustres les ancêtres, mais pas trop nigauds. Un Maltais converti. Une jeune captive israélite vendue aux enchères, sauvée par un bel Andalou amoureux fou. Un marabout du Mali. Un Auvergnat échoué à quinze ans dans le port d'Alger après avoir ramassé la châtaigne en Auvergne et ramoné les cheminées à Paris. Un certain Touati judaïsé, un Touati christianisé, un Touati islamisé, tous cousins, tous ennemis. Un berger des Aurès aux traits osseux et tourmentés, scruteur d'horizon, ayant déclaré bien avant l'heure : « Ça va péter un jour ici. »

Un savant perse. Un poète soufi. Un Arabe d'Arabie, un vrai, fin et cultivé. Un Maure moitié breton, pêcheur naufragé mis en esclavage, arabisé, islamisé pour les yeux noirs d'une musulmane puisqu'il n'a vu que ses yeux. Un militaire romain, gardien de fortin à vingt ans, ayant fini par épouser une Berbère du pays. Un chef Touareg, coupeur de route, célèbre rançonneur qui bénit les Romains pour avoir introduit le chameau en

Berbérie ; grâce au chameau, le grand nomadisme (règne des pillards mobiles et insaisissables) provoquera le début de la décadence romaine au Maghreb ; sa devise : « Savoir reconnaître ce qui est bon chez le colon. »

Un négociant égyptien, fumeur de haschisch, fournisseur en gros d'herbes odorantes, vendeur de fenouil et de basilic pour cacher son trafic. Un amateur de musique et de lieux clos où le narguilé passe de main en main, probablement autochtone, ce n'est pas précisé. Un cheikh à la barbe socratique (bien avant la barbe islamique et bien après la barbe rabbinique, ah, la barbe !), thaumaturge et prophète autoproclamé, déclamateur, argumenteur sur les places des marchés. Un muezzin chômeur après l'installation des haut-parleurs. Un comédien berbéro-romain investi du rôle de Stupidus, chargé de mettre en répliques la bêtise humaine, rôle tenu depuis l'Afrique préromaine jusqu'à nos jours. Un pied-noir écrivain, mère espagnole, père italien, style véhément avec couleurs odeurs chaleur, expédié sur Marseille en 1962, a continué à écrire pour ne pas mourir. Un homme d'affaires syrien louant ses services à divers commerçants juifs d'Oran et à des parfumeurs de Chypre. Un grand négociant du Maroc, changeur de monnaies avec l'Orient. Un joueur de flûte. Un barbier médecin. Un marchand de savons de Marseille. Un grand Noir de Tombouctou, sorcier visionnaire qui prétend que la fouineuse fouilleuse d'archives qui se laisse ravir par tous les peuplements, tous les dieux, toutes les races, qui mélange, Dieu Miséricordieux ! Arabes, Africains, Berbères, Juifs, pieds-noirs, Méditerranéens, Européens, qui fait perdre aux Romains leur latin, n'est qu'une fichue raconteuse puisqu'elle oublie volontairement de mentionner, dans la grande lignée de ses ascendants, son ancêtre le plus récent, son cousin germain, extrémiste musulman, intégriste autoflagelleur, ancien marxiste pur et dur, mathématicien de profession, qui tue étrangle décapite l'individu et le pays au nom de la Révolution, au nom d'Allah, au nom de la grande Purification. Sa cible privilégiée est la femme en général et sa cousine en particulier. Qu'elle se couvre ! Qu'elle se cloître ! Et surtout qu'elle se taise ! Qu'elle disparaisse de sa vue !

« Dire », mon verbe préféré. « *Il a dit*, *il n'a pas dit…* », expression qui annonce, qui lance un conte, une histoire en Afrique. Elle dit. Elle n'a pas encore tout dit. Elle dit et elle l'écrit. Pas question de renoncer. Je creuse le

sable, je creuse le songe. Un petit personnage de désespoir me trotte dans la tête (l'auteur, Koffi Kwahulé, est africain justement), le petit homme avance sur une planète sable, creuse des trous et répète inlassablement :

– Ça qu'on a ressenti ça qu'on doit raconter.

Et, bizarrement, c'est Farida B. au téléphone qui s'inquiète pour moi. A-t-elle deviné mon désarroi ?

– Débrouille-toi ! Raconte tout ça !

Farida a reçu des menaces, des malédictions. Elle va tête nue, le foulard elle le met quand il pleut, mais il ne pleut pas souvent en Algérie.

– Un linceul pour celle qui refuse le foulard.

– Alors ?

– J'ai déménagé.

– Quoi !

– J'ai déménagé sans même bouger de ma cuisine ni de ma salle de bains. A propos de salle de bains, le scorpion est mort paralysé par la peur, son cadavre a séché sous le radiateur.

– Allô ! Farida !

– J'ai déménagé, je danse sur la tête avec un peuple de mabouls, un peuple entier affolé, retourné, manipulé, à qui on demande encore de voter.

La ligne a été coupée… Puis le silence. Silence odorant du chemin la nuit, parfum de violette et de moisi. Où trouver un refuge aux larmes ? Grimper une dernière fois le chemin de pierres.

La longue robe de Saïda a retrouvé le mauve des fleurs. Saïda, poitrine gonflée, boit l'orange.

– Un trou au milieu, aspire !

Saïda, joyeuse, rageuse, perchée dans l'oranger, le foulard qui glisse, les cheveux nattés épais. Saïda, ensoleillée.

– Au revoir ! A ce soir, Inch Allah !

14

Que la terre te soit légère !

Jean Sénac

Terre d'Algérie. Dieu plane au-dessus de nous ; Allah est forcément du côté du « Che », du Viêt-nam, de la Palestine, de l'Angola ; Allah est de notre côté.

Le vin (oui, le vin malgré la proscription chauffe au soleil) et le lait aigri, le fameux petit-lait, galettes, couscous et soucoupes de jasmin se côtoient sur les tables… Je comptabilise les années, les heures, les minutes de bonheur, je plonge le nez dans les soucoupes parfumées, les fleurs coupées de leurs tiges, mini-nénuphars de blancheur flottent sur l'eau et embaument la terre.

Alger grouille d'étudiants venus du monde entier. Autour de la cité universitaire de Ben Aknoun, on se serre rieurs et confiants aux terrasses des restaurants en plein air, lieux de rencontres et de décisions. Du malheur est né le bonheur comme dans les tragédies grecques.

– Et si on jouait *Antigone* ?

Celui qui se prend déjà pour le roi de Thèbes a formé sa troupe, a cherché un personnage féminin, une voix, il imagine un énorme projet en arabe et en français à partir du personnage d'Antigone.

– On verra, Inch Allah !

Quand on n'a plus un sou, c'est-à-dire plus un dinar, on mange au resto U avec l'Afrique noire, Cubains compris, avec les sœurs soviétiques blondes et provocantes qui font beaucoup d'effet et les Chinois en vedettes. Coups de fourchette sur les assiettes et les tables transformées en tam-tams annoncent l'arrivée des Chinoises et des Chinois regroupés au pas, MA-O ! MA-O ! Habits Mao, cheveux coupe Mao, tous à l'identique, tous à l'unisexe, tous à la même table, tous à la même heure après séance d'informations (de désinformation, disent les grincheux), ils repartent idem, une deux, en car spécial chinois. La canaille étudiante a deux bêtes noires :

les Frères Musulmans (*Les Frères Monuments* de Kateb Yacine) et les Frères Chinois.

Yu, mon éphémère amie chinoise, obtiendra l'autorisation exceptionnelle de s'inscrire à notre groupe de théâtre et assistera aux répétitions, après son heure obligatoire de chorale, pour améliorer son français. Je suis l'Antigone d'Anouilh, Fatima est ma sœur Ismène, José, le pied-noir au scooter qui ramène tout le monde le soir, est mon fiancé Hémon, la Nounou est une Marocaine à la voix douce qui m'invitera à Rabat, Yu est notre souffleuse et Mustapha, notre roi commandeur metteur en scène.

Yu, même boudinée dans son uniforme, j'en connais un qui l'appelait « Petite fleur parfumée ». A-t-elle survécu à la grande Purification qui tue ? Fatima mon amie un jour devra quitter l'Algérie (elle osera dire le sanglant, le noir sanglant, mais aussi l'espoir, elle écrira, Fatima)… José aussi devra quitter l'Algérie.

Yu a disparu, renvoyée à Pékin du jour au lendemain, avant la représentation. Yu avait parlé, trop parlé ? Son père arrêté, sa mère pianiste déportée, son grand-père insulté publiquement, des livres interdits, des gens battus à mort par des gamins autoproclamés garants de la Révolution. Elle était terrorisée à l'idée qu'on l'entende.

– En Algérie, il y a des micros… des téléphones sur écoutes.

– On entend le déclic, ils tombent en panne, je la rassurais.

Et si sa responsable de section avait fait en sorte que nous soyons amies pour la prendre en flagrant délit ? Le délit de dire. Yu, son vrai nom oublié, son adresse à Pékin perdue.

La nuit s'ouvre sur les ruines de Cherchell. Au pays de Saïda, la brise est chaude. Voix du roi Créon, acteur principal, metteur en scène, meneur d'équipe et grand gueulard.

– Nous commençons !

Mustapha a poursuivi sa folie, après l'*Antigone* d'Anouilh, voici celle de Sophocle. Aboiements et bêlements. Les bergers et les moutons ont envahi

les gradins, et les chiens sont affolés par la lumière de nos projecteurs. Mustapha-Créon qui se tient au faîte de l'amphithéâtre envoie ses ordres :

– Silence ! On y va !

Chiens et moutons obéissent au roi, mais le chœur des grillons reste indifférent à notre tragédie.

– Silence ! J'ai dit.

Au milieu du cirque, nous imaginons notre public, nous rêvons, il n'y aura jamais de représentation.

– Répétition !

La nuit s'étoile, la pierre renvoie son éclatante torpeur, nous brûlons sous la lune. Selon les indications, nous murmurons, je murmure :

– *Je suis née non pour une haine mutuelle mais pour un mutuel amour.*

– C'est inouï d'entendre aussi bien ! s'exclament les étudiants ingénieurs du son.

– Qui a fait mieux que les Romains ?

– Les Tlemcéniens.

Les rires de Dahmane, premier assistant, né comme le roi à Tlemcen, perle du Maghreb, me reviennent clairs et nets des hauteurs des gradins.

– On reprend !

J'ai pris place, la place de l'étrangère qui fut jetée aux lions. A Cherchell-Césarée, la légende est tenace. L'étrangère (étrangère aux Romains, donc Berbère) était soupçonnée d'avoir outragé la Déesse Diane. Blasphème ! La foule manipulée exigea du sang. Haine des races. Haine. Terreur de l'étrangère. Les lions pas assez féroces se contentèrent de la flairer, c'est un aurochs qui la déchira et un léopard qui l'acheva.

– On reprend !

– *Je suis née non pour une haine mutuelle mais pour un mutuel amour.*

J'ai posé mes affaires près d'une auge mortuaire, une ardente poussière me prend et m'étouffe. Cendre des morts ? Je me concentre sur mon rôle. Je suis Antigone enterrée vivante dans la pierre.

– *Je n'habiterai ni parmi les vivants ni parmi les morts.*

Nuit noire. Nous serons chassés de Cherchell. Problèmes d'administration. Le groupe de théâtre continuera ses répétitions dans les ruines de Tipaza devant son public de bergers, de chèvres et de moutons.

Tipaza dort. Mal de tête. Aspirine. Tipaza ! Y retourner, baiser la terre comme les pèlerins d'autrefois. Retourner à la pierre. Cauchemar.

Un homme à la barbe socratique, main droite levée, gronde à l'entrée de l'amphithéâtre :

– Le programme est changé. Avis à tous ! L'*Antigone* de Sophocle est supprimée.

Le peuple réfractaire et rugueux est renvoyé au cirque à côté pour admirer les gladiateurs.

– Y aura du sang.

Un autre homme à la barbe tout aussi socratique, main droite levée, fait de grandes déclarations sur Sophocle et son universelle compassion à la fois pour les coupables et les martyrs.

– Tahia el Djazaïr ! Paix retrouvée !

Le crépuscule est gris et lent, ce n'est pas un crépuscule maghrébin. Je suis à Paris. Souvenirs. Poussière. Un livre a suivi les déménagements, m'a suivie. *Antigone* de Sophocle. Bibliothèque Mondiale. Aucune date. Quelques annotations. Une remarque de P. écrite au crayon, « mauvaise traduction », et une réplique soulignée par moi au temps des répétitions, une réplique d'Antigone à sa sœur Ismène :

– *Veux-tu enlever le cadavre avec moi ?*

Mon corps se met à trembler.

Je retrouve un article de presse avec photo de l'*Antigone* d'Anouilh présentée sous le tunnel des facultés à Alger. Sur la photo, je reconnais les deux frères amoureux du théâtre, brillants étudiants, ils ont vingt ans, l'Algérie ils y croient, Boumediene ils y croient. Dans la vie, ils sont délicats ; dans la pièce d'Anouilh, ce sont deux brutes qui me tiennent férocement les bras et me poussent vers la prison, la torture. La salle avait réagi. La sécurité militaire existe en Algérie. On en parle tout bas.

Une amie arrêtée, questionnée, n'avait pas subi directement de mauvais traitements mais elle avait entendu jour et nuit des hurlements… On l'avait relâchée et à nouveau arrêtée ? On recherchait son frère.

– *Antigone ! C'est ton esprit inflexible qui t'a perdue.*

Une autre amie se battait pour que son frère, prisonnier politique, soit transféré d'une cellule humide dans une cellule convenable. Son frère, qui avait joué un rôle de premier ordre avant pendant après la Guerre d'Algérie, avait la santé détériorée. Elle s'est battue jusqu'au bout.

– *Je m'arrêterai donc quand je ne pourrai faire plus.*

Antigones du quotidien algérien.

15

La nuit s'étale. Armand Gatti parle à la radio, il s'explique, il précipite les mots, il engage sa vie.

– *« Je suis pour » ne veut rien dire. « Je suis avec »*, répète-t-il, *« avec »*.

Armand Gatti a prononcé le mot « *avec* » dans toute sa consistance. « *Je suis avec*. » Le mot est immense. Et j'ai compris. Si le mot « *contre* » est terriblement résistant, le mot « *avec* » est à la fois le lien et le liant. Je suis « *avec* » les grimpeurs du soir, chemin la Consulaire, chemin Casse-ta-gueule pierre par pierre, je suis « *avec* » les vaincus sur le caillou.

Saïd rentre chez lui, il pousse sa carriole vide. Lui, qui a vécu deux guerres, prétend que la guerre qu'il mène pour rester bon vivant et tolérant est la seule qui pourrait faire de lui un héros.

– Elle n'est pas gagnée, cette guerre-là.

Est-il vrai qu'Ammi Saïd avait rêvé d'aller à La Mecque ? On l'aurait salué comme un Hadj.

– Un kilo d'oranges, Hadj ! Ajoute des oignons, Hadj !

Pour les oignons, il est toujours obligé de forcer le client. Il avait rêvé d'épouser Lalla Fatima, qui a refusé. Une veuve de Chahid ! La Colline les aurait mal jugés. Lalla Fatima se doit de vivre dans le souvenir du mari martyr de la Révolution. Les rêves et les désirs sont en fuite là-haut vers le Sémaphore. Saïd y montait autrefois quand ses jambes le portaient.

Des jeunes nouvellement installés avec leurs familles au village de Z'ghara sont venus lui réclamer une participation aux frais de la construction d'une nouvelle Nouvelle Mosquée. Il a donné une fois. Ce soir, il ne peut pas.

– Que la terre se couvre de mosquées ! a répondu Saïd. Mes fils, le client est rare. Dieu Miséricordieux m'a refusé la richesse ici-bas. Faut d'abord acheter mes oranges ! Du jus d'intelligence, ça ne fait de mal à personne et ça ne ferait pas de mal à ceux qui vous envoient. Après, j'aurai de quoi vous donner en dinars.

– Ce vieux-là a blasphémé, ont ruminé les trois messagers.

– Moi ! J'ai récité les soixante sourates, vous n'étiez pas nés. Je vous pardonne, vous êtes jeunes, seule la barbe a poussé.

Le chemin est raide, Ammi Saïd ralentit le pas.

– Ma rage va à ceux de mon âge qui ne sont pas dans le besoin que je connais bien, des sales bêtes qui m'envoient ces gamins.

Saïd réajuste son turban et se prépare à grimper jusqu'au terre-plein. Personne pour l'aider. Depuis la nuit du drame, depuis la mort de Slimane, Rouget n'est plus copain du Boiteux, qui du coup fréquente les voyous de la place des Martyrs. Il paraît que le Rouget, il bégaie… « Le choc », ont dit les médecins.

Cette nuit-là, la terre a tremblé, et quand la terre tremble, le réveil tremble, la maison, la Colline.

Après les pestes, le choléra, les sauterelles, la sécheresse, les tremblements de terre, les conquêtes, les idéologues analphabètes, les politiciens incompétents, menteurs, imposteurs, militaires charognards, dévots assassins, mafias de tous bords, pères frères cousins écraseurs de féminin. Après le drame, après la mort de Slimane, Moulay, caché derrière le vieil olivier, est muet, de plus en plus muet. C'est l'heure de la prière, le geste qui libère.

Les grimpeurs du soir, chargés de leurs couffins, continuent à échanger la paix, l'espoir.

– A demain, Inch Allah ! Bonne nuit !

Réveillée en sursaut. Le téléphone a sonné. Était-ce Farida B. qui m'appelait ? J'ai décroché trop tard. Il est quelle heure ? A tâtons, je grimpe le chemin de pierres. Je marche pieds nus sur la pierre.

Pierre mortifère.
La maison est close, apeurée.
La céramique fêlée.
L'amphore est dans l'entrée, poreuse.
Du sang, un surplus de sang suintant.

Saïda, usée, ramassée sur son talus, interpelle ceux qui passent dans la nuit :

– Ils ont tué mon fils, mes yeux, ma joie. Il ne faut pas en parler. Malheur ! Malheur encore plus grand ! Il ne faut pas en parler. Moulay serait chassé de la Colline. Où aller ?

16

Dans une autre vie, Th. avait somptueusement filmé les Aurès, sa terre natale ; l'étincelle qui avait embrasé le pays un 1er novembre 1954 était encore dans ses yeux.

Il avait enregistré le chant de Saïda, le cri de la fée Halloula, un appel désespéré, un sanglot, un aboi, un bourdonnement plein de la terre et du ciel d'Algérie.

– Un soleil éteint, disait Th.

Je lui ai raconté ce que je savais de l'histoire de Slimane et Leïla, ce que je croyais savoir. Amina, mon amie, m'avait caché la vérité. Seule, Zohra, la femme de Djelloul, avait parlé.

– C'est un accident, Djelloul est innocent. Cette nuit-là, il guettait, armé d'un fusil, il avait des ordres, il avait recruté trois bergers pour surprendre les rôdeurs. Cette nuit-là, Djelloul a entendu un bruit, quelqu'un qui sautait de la terrasse sur le terre-plein, au pied du mur de la propriété. Les chiens ont aboyé. Djelloul n'a pas tiré. Les bergers ont frappé à coups de bâton le fuyard rien que pour l'attraper. Quand Djelloul a reconnu Slimane, c'était trop tard.

C'est Ammi Saïd qui aurait découvert le corps de Slimane gisant sur la pierre.

– Et Leïla ?

– On a chuchoté. Empoisonnement. Folie. Je ne sais pas.

Combien de Leïla contraintes à boire le poison préparé par les tantes sur l'ordre des frères et à jurer avant de mourir, pour sauver l'honneur des pères, avoir été violées ! L'honneur !

– Pourquoi tu n'écrirais pas un récit, un scénario sur Slimane et Leïla ?

– Moi ?

– Cette obsession de la pureté, de la virginité, ce rêve d'homme, c'est la femme qui en supporte la folie. Tu es femme. Écris ! Cette nostalgie d'avant le crime et le sang, ce rêve d'une terre promise non foulée, ce rêve

immaculé, a traversé toute la Méditerranée, il s'est répandu, il est sanguinaire, meurtrier. La femme est une gazelle à condition d'être bouclée. La femme est une perle qui sera percée quand le père l'aura décidé… Écris le scénario ! Je filmerai la Colline, je filmerai la famille de Moulay le berger, le trio Rouget-Boiteux-Slimane, Amina, Lalla Fatima, Ammi Saïd, Khalti Zoulikha, je filmerai Djelloul, Zohra, le Bourgeois. J'irai jusqu'au meurtre, jusqu'au sang sur la pierre.

J'ai écrit. Je suis passée du récit aux scènes dialoguées, du « je » au « nous ». J'ai proposé plusieurs titres : *Slimane et Leïla*, *Leïla Saïda*, *Madame l'Afrique*.

Années et dossiers accumulés. Le scénario a jauni, ce n'est pas un cliché, le papier jaunit, l'encre s'efface… Sur la couverture, j'avais écrit : « *Th. a renoncé au cinéma, il a broyé Slimane et Leïla, il a quitté l'Algérie.* »

– Je n'ai pas quitté l'Algérie, hurlait Th., c'est l'Algérie qui m'a quitté.

Th. a disparu. Le scénario s'est perdu.

Longtemps après, à Paris, j'ai rendez-vous avec Th. dans un café, petit café bruyant. Quelle langue parle-t-il ? Une grammaire bien tassée triple whisky. Il a beaucoup voyagé, beaucoup bourlingué, il revient à son film que j'ai tant admiré.

– Quand je filme, m'explique-t-il en déplaçant la table et les chaises (mais Th. ne filme plus depuis longtemps), je suis dans le rythme, les sonorités, les couleurs de la langue de ma mère.

Th. vient de perdre sa mère, il est retourné en Algérie pour l'enterrer, il est ébranlé.

– Si l'arabe parlé n'est pas une langue, si le berbère n'est pas une langue, les Algériens sont des zombies. Empêcher les langues des mères de s'exprimer, c'est empêcher la femme, c'est empêcher la créativité, c'est empêcher l'amour.

Tout autour, on nous regarde filmer fictivement l'amour empêché.

– Et l'Algérie ?

– Il n'y a plus d'Algérie. Les chacals se sont jetés dessus, ont pris les meilleurs morceaux, les vipères ont entrepris de digérer le Coran et de

recracher leur venin sur une jeunesse complètement disloquée, têtes vides. Pas ventres vides, les mères se débrouillent toujours.

Th. est toujours aussi véhément, aussi passionné, aussi radical dans ses pensées.

– Les vipères grouillent et les chacals ne sont pas près de crever. L'Algérie a livré ses enfants à un bain de sang. Des gamins qui se réveilleront demain perdus, assassins. Les cœurs se sont arrêtés de battre, ils saignent.

Fils de Hélas !

Je l'écoute, bouleversée. Il s'écroule sur une chaise, me dit au revoir la main posée sur le cœur puis sur le front. Encore cette brisure passée, présente et ces vers de Si Mohand :

Mais sur moi Dieu a craché
Et c'est affalé sur un banc
Au café que je passe l'Aïd

Je lui parle de *Madame l'Afrique*, si seulement il avait un double du scénario perdu !

– Notre projet.

– Quel projet ?

Il a oublié.

Je n'ai pas de larmes mais des dents de férocité. Année 1972, année du drame, j'avais promis à Saïda de ne jamais oublier.

Alors la terre a tremblé, la table, les chaises, un dossier s'est ouvert, un plan finement dessiné, la Consulaire, est tombé à mes pieds. Des flèches de tous les côtés. Bab-el-Oued, Bologhine bord de mer, la Bouzaréa, le Village Céleste, Z'ghara, le Sémaphore, les carrières. Après vingt ans d'endormissement. Notre-Dame-d'Afrique, la maison du cardinal Duval, la Mosquée, l'épicier-boulanger Moussa, le chemin de pierres, le terre-plein, maison d'Ammi Saïd, la propriété du Bourgeois, la source, l'arbre sacré, maison de Saïda, ma maison…

– Tiens ! Le v'là, ton scénario !

Sur une feuille volante, j'ai noté : Zahra fleur, Leïla nuit, Saïda bonheur, acanthe, arabesque, polygone étoilé. Où placer l'acanthe (des chapiteaux) dans le scénario ? Différents titres provisoires sont alignés : *Slimane et Leïla* ; *Leïla Saïda* ; *1972, an X de l'Indépendance*… Tous les personnages principaux sont présents avec de vagues précisions biographiques. Saïda, née en 1937. Moulay, né en 1934. Mariage en 1952. Zone de Cherchell Tipaza, montagne du Chenoua, pays de Moulay et Saïda, pays aux légendes tenaces. Naissance de Slimane, novembre 1954. En 1972, Ali a dix ans, Farid huit ans, Nabil trois ans.

J'ai noté un proverbe populaire :

La femme sort trois fois dans sa vie.
Une première fois du ventre de sa mère.
Une deuxième fois pour se rendre chez son mari.
Une troisième fois pour aller au cimetière.

En bas de la page, je lis avec quelques difficultés. La Vierge Noire est une célébrité dans la Colline. La vieille Khalti Zoulikha est morte dans les bras de Lalla Fatima. Ne pas oublier le cri de la fée Halloula, le youyou de la femme africaine en terre berbère, youyou de toutes les femmes du Maghreb et bien au-delà. Noter la douceur du geste de Saïda. Le cercle. Douceur de la pensée soufie à découvrir. Lire Ahmed Azzegagh qui revendique *l'harmonie insensée du Rêve à la logique de l'angle droit*. Rapprocher l'œuvre du peintre Khadda de la démarche de Mondrian. Observer les minarets ! Ils sont hautains autoritaires, ils appellent, ils surveillent. Les clochers d'église à côté sont guillerets, ne font pas sérieux. Retrouver le poème populaire recueilli par Jean Sénac : « Les nuages ont dit laissez-les s'aimer » et la parole prémonitoire du poète Hölderlin :

Quand le péril croît,
croît ce qui sauve.

17

Allô ! Allô ! Farida ! Le scénario perdu, je l'ai retrouvé. Les amandiers sont neigeux, une neige bleue. Boiteux a préparé sa glu et ses trébuchets, il attire la fauvette, la grive et le chardonneret.

– Slimane ! Ya Slimane ! crie le Rouget.

Et je tourne les pages. Slimane est vivant, sa chemise illumine le chemin de la nuit.

Le chemin de pierres qui mène à la Consulaire attend celui qui grimpe dans la paix du soir. Paix retrouvée. Il m'attend, Inch Allah ! J'y vais. Moulay, la dignité même, me salue la main sur le cœur sans le moindre étonnement.

– Salam !

Saïda m'invite au calme, à l'apaisement, elle partage la galette à l'heure du couchant, son geste est précis, aérien, contrôlé, il n'a pas changé, elle coupe net la galette. Je reconnais les bracelets, je les entends tinter si souvent, bracelets qu'elle s'arrache des poignets, qu'elle me glisse aux bras. Pas un mot, pas un cri, pas une question. Une galette partagée. Je suis là, dans la cour enfumée, je ne suis jamais partie.

Khalti Zoulikha est morte, personne n'a reconnu son cri. Ammi Saïd, vertical et blanc, taillé droit pour la prière, pilier entre ciel et terre, s'est courbé. Vieillard osseux et hargneux, voilà ce qu'il est désormais et il crache où il veut.

Ali, cheveux ébouriffés, court à travers les prés, deux bidons vides à la main.

– Papa ! Papa ! Le camion-citerne est parti. Trop de monde. J'ai pas réussi.

Farid, derrière lui, désespéré et muet (Farid chante mais ne parle jamais), renverse la gamelle qu'il transporte pour montrer à son père que la gamelle est vide.

– Pas d'eau ! Pas d'eau, ne sait que répéter Moulay. Pas d'eau et le Ramadan va commencer.

Moulay et les deux enfants restent plantés, impuissants, à l'ombre du vieil olivier desséché.

– Trouvez de l'eau ! hurle Moulay.

Il hurle comme une bête, agite son bâton, se tord les doigts, se tait.

Mon amie Amina, sœur du Boiteux, accompagne sa mère Lalla Fatima chez Zohra, femme de Djelloul le grand Noir ; elle tient la cage à la main, cadeau pour Leïla.

SCÈNE DE L'OISEAU – PROPRIÉTÉ DU BOURGEOIS

ZOHRA

Un oiseau en cage ! Drôle de cadeau !

LALLA FATIMA (À ZOHRA)

Allonge-toi !

ZOHRA

Leïla est dans sa chambre, malade, très malade. Ma petite fleur ! Ça m'a retournée de la voir comme ça, alors le sang a coulé.

LALLA FATIMA

Amina ! Prépare le linge et l'eau tiède !

Zohra se laisse ausculter. Lalla Fatima a posé deux doigts, l'index et le majeur, sur le ventre de Zohra.

ZOHRA

Je suis tombée de fatigue. J'ai perdu le sang… Plein.

LALLA FATIMA

Tu as tout perdu.

ZOHRA

Dieu Miséricordieux ! Djelloul voulait un garçon. Toute la maison voulait un garçon.

LALLA FATIMA

Tu es jeune, tu auras garçons, filles, ne t'inquiète pas !

ZOHRA

J'ai demandé un garçon à la Vierge Noire, mais dans le fond, si j'ai une fille comme ton Amina intelligente à l'école… Une fille comme ton Amina qui va au collège.

LALLA FATIMA

Une fille qui va au collège, c'est comme un garçon, où tu vois la différence ? Elle quitte le collège à 4 h 15, elle devrait être à 5 heures au plus tard à la maison. Non. Jamais. Le brevet, le brevet, c'était une idée de son père, une idée fixe. L'Indépendance donnerait le brevet aux filles et aux garçons… Et maintenant elle veut aller au bac. Si son père vivait et l'entendait…

ZOHRA

Il serait fier de son Amina.

LALLA FATIMA

Amina ! Vite, le linge !

Amina a préparé le linge. La bassine d'eau tiède est ensanglantée.

LALLA FATIMA

Zohra ! Tu dois te reposer.

ZOHRA

Me reposer ! Le mariage est même pas dans un mois. Et ma Leïla ! La pauvre ! Meskina ! Elle ne veut pas manger, elle ne bouge pas de sa

chambre. Ça m'a retourné les sangs de la voir comme ça.

AMINA

Malade !

LALLA FATIMA

La femme est toujours malade avant le mariage, c'est bon signe.

ZOHRA (ELLE RIT)

C'est vrai, j'ai été malade avant le mariage. J'avalais tisane sur tisane. Je crois bien que je suis toujours restée un peu malade depuis.

Les deux femmes sont prises d'un fou rire.

ZOHRA

J'ai mal au ventre. Je ne peux pas rire.

LALLA FATIMA (À AMINA)

A seize ans, j'étais déjà mariée. A ton âge, l'école ce n'est pas sérieux. La preuve, Leïla, son père l'a retirée du lycée.

ZOHRA

Il a besoin d'elle, il l'adore sa gazelle. Il l'aime tant, il veut un mariage en grand. Tout doit être préparé pour la fin du mois. Sept robes, sept merveilles !

L'oiseau s'est mis à chanter.

AMINA

Où je mets la cage ?

SCÈNE DE L'OISEAU – CHAMBRE DE LEÏLA

Amina entre comme une flèche dans la vaste chambre, rejette ses savates, court pieds nus sur les damiers du carrelage et présente la cage à Leïla.

LEÏLA

Laisse l'oiseau s'envoler !

Leïla est assise en tailleur sur le tapis, prostrée dans l'obscurité.

AMINA

Il est pour toi.

LEÏLA

Il mourra.

AMINA (ELLE CARESSE LE VISAGE DE LEÏLA)

Tu as la fièvre. Tu es malade ?

LEÏLA

Pas malade. Folle.

AMINA

Dans quel état tu es ? Leïla !

LEÏLA (IMMOBILE)

Je me tuerai ou mon père me tuera. Moi, son adorée, sa perle, son trésor, il me tuera, je suis d'accord.

AMINA

Je me sens mal tout d'un coup.

LEÏLA

Pas autant que moi.

AMINA

Ton père a fixé la date du mariage ?

LEÏLA

La date de ma mort.

AMINA

Laisse-moi te coiffer, te lisser les cheveux !

LEÏLA

Mes cheveux ! Je vais les couper, les raser.

AMINA

Tes cheveux sont si beaux ! Si longs, si noirs !

LEÏLA

Noirs comme seuls les Chinois savent sculpter le noir, dit mon père qui revient de Chine. Je ne veux ni de ses boîtes laquées glacées figées, ni de ses robes, ni de ses bijoux. Rien du tout.

AMINA

J'ai un message pour toi.

LEÏLA (AVEC UNE EXTRÊME VIOLENCE)

Donne !

Elle fait disparaître la lettre dans son habit.

AMINA

Tu peux compter sur moi et sur mon frère.

LEÏLA

Méfie-toi de Zohra et encore plus de Djelloul ! Ils répètent à mon père, ils sont obligés, je connais mon père. J'aime Zohra, Djelloul la bat… Il l'a tellement battue. C'est pour ça qu'elle a perdu le bébé dans son ventre.

AMINA

Je me méfie.

LEÏLA (ELLE SORT UNE PHOTO)

Mon père est passé avec son fils le dadais et sa femme, elle me hait… Il a laissé des affaires comme ça exprès avec des papiers…

AMINA

Une photo du fiancé ! Montre voir !

LEÏLA

Monsieur sera notre invité vendredi soir, a dit Zohra, mieux renseignée que moi.

AMINA (ELLE OBSERVE LA PHOTO ATTENTIVEMENT)

Il a trente-cinq quarante ans, il est âgé, il est pas mal.

LEÏLA

Le peigne, que je m'occupe de mon fiancé. Je commence par les yeux… La bouche… Les cheveux. Qu'il n'en reste qu'une bouillie !

Leïla perce, avec le peigne, les différentes parties du visage, perce entièrement la photo, la déchire en mille morceaux, s'écroule sur le tapis et sanglote.

LEÏLA

Regarde mon ventre !

Leïla se relève. Est-elle enceinte ? Amina étouffe un cri. Leïla laisse tomber le coussin qu'elle avait coincé sous sa robe d'intérieur.

LEÏLA

Il est plat. Il grossira. Il éclatera.

AMINA

Tais-toi ! Je t'en supplie.

LEÏLA

Je dirai à mon père : je ne peux pas me marier, je t'ai déshonoré.

AMINA

Ce n'est pas vrai, je ne te crois pas.

LEÏLA

Ce n'est pas vrai, mais je le dirai.

AMINA

C'est trop grave.

LEÏLA

Fils de Saïda, la nuit il est là dans le chemin, je le vois.

AMINA

J'ai peur.

LEÏLA

Cette nuit, il montera sur la terrasse, je déroulerai le tapis.

AMINA

J'ai peur qu'on t'entende. Mon Dieu !

LEÏLA

Qu'on m'entende ! Je suis seule contre vous tous.

La cage est suspendue sous une arcade. L'oiseau chante.

SCÈNE DE L'OISEAU – LE CHEMIN DE PIERRES

Boiteux répond à l'oiseau par un roucoulement.

SLIMANE

La ferme, Boiteux !

Boiteux et Slimane légèrement en hauteur, à l'ombre d'un acacia, font face à la propriété du Bourgeois.

SLIMANE

C'est elle.

SCÈNE DE L'OISEAU – LA TERRASSE

De grands draps blancs, des murs éblouissants et secs, séparent les mondes du dehors et du dedans. Amina et Leïla, toutes deux rieuses et excitées, se coursent à travers le dédale de linge blanc. Amina, nu-pieds, les cheveux mouillés, les habits trempés, poursuit Leïla avec un récipient débordant d'eau. Leïla, coincée, reçoit des tonnes d'eau sur la tête.

LEÏLA

Je ne vois plus. Je n'entends plus.

Leïla tourne sur elle-même jusqu'à l'étourdissement, jusqu'à l'évanouissement.

LEÏLA

Du sang !

Leïla, écrasée par le soleil, ouvre les yeux sur le visage d'Amina.

AMINA

Tu saignes du nez ! C'est rien.

LEÏLA

Du sang a éclaboussé les draps. Du sang.

AMINA

Qu'est-ce que tu dis ?

LEÏLA

Tout doit redevenir comme avant.

AMINA

Oui.

LEÏLA

Quand on était enfants, c'était bien.

AMINA

Oui.

LEÏLA

Ma mère, elle est morte de chagrin. Pourquoi ?

Leïla a recopié le poème, corrigé par la main d'Amina qui en connaissait une autre variante.

Les nuages ont dit laissez-les s'aimer.

Il est monté sur la terrasse.
Elle a déroulé le tapis.

S'il est au ciel.
Elle dressera l'échelle.

As-tu peur que je me promène chez toi ?
Ne crains rien, je n'entrerai pas.

Je pose ma tête sur tes genoux
J'embrasse ta joue, je dis le poème.

Dis-lui, l'oiseau s'est envolé.
Dis-lui la vérité.
J'ai jeûné sept mois sept jours.

Je meurs.

Dis-lui, mon père m'a enfermée.
Je ne trouve pas de messager.
Je meurs.

Je suis descendue dans le jardin.
J'ai mis une voilette de jasmin.

Je suis descendue au fond de la mer.
Je suis descendue dans la folie.

La mer a dit que Dieu me rendrait le bonheur.
Que Dieu arrange tout.
Dieu aura pitié de nous.
Pas mon père.

Je meurs.

18

Moulay le berger, bâton à la main, attend sur le côté du chemin, niveau terre-plein, cour d'Ammi Saïd, il secoue son chapeau, le replace correctement sur son turban, il semble vouloir être présentable. Djelloul le grand Noir sort de la propriété par la petite porte sur le côté. Chien Jaune aboie. Moulay salue, main sur le cœur.

– Eh ! Moulay ! Ça va ?

– Pas trop. Chouia chouia.

– Chien Jaune, c'est pas un chien. Tu nourris un chien qui sert à rien.

– J'ai jamais pu avoir un chien méchant.

– Bolo, celui que je t'ai donné… C'est un vrai gardien.

– Il est devenu comme les moutons.

– Et tes garçons ! Peuvent pas t'aider ?

– Ali, oui. Ali me garde les moutons. Avec Slimane et Mohamed…

– Le Slimane, il se prend pour qui ?

– J'ai surtout du souci pour mon premier, Mohamed. Il a terminé l'école avec un certificat en arabe.

– Un certificat en arabe, c'est pas rien.

– Mohamed, il a pas trouvé de travail.

– Pas trouvé, pas trouvé ! Pourquoi il va pas à la Nouvelle Mosquée, il paraît qu'on les prend en main, les jeunes. Pourquoi qu'il va pas à la mairie de Bologhine de la part du patron ? Il est connu et sollicité pour un oui pour un non… Et la police ? Pas trouvé ! Il a cherché ? Le patron ouvre de nouveaux ateliers de vêtements, peut-être bien qu'il pourrait l'embaucher. Toute l'Algérie veut s'habiller, le dernier des derniers veut s'habiller mode. Le patron, il n'arrête pas de s'agrandir, je vais lui parler.

– Bien le merci, Djelloul. Des garçons, c'est pas facile.

– Toi, t'en as cinq, et moi j'en attends désespérément un.

– T'es pas pressé. La jeunesse maintenant, ça vaut rien, ça ne respecte rien. Ça veut nous commander.

– Moulay ! c'est sérieux. On a entendu rôder par-là, à deux pas, la nuit tombée.

– Y a un renard, c'est sûr.

– Y a pas qu'un renard. Là-haut, tu ne vois jamais rien ?

– Le Boiteux attrape ses chardonnerets, pique des nèfles, des figues, c'est sûr.

– Faut surveiller de près.

– Rôder, rôder, c'est pas rentrer.

– Si. Justement ! J'ai décidé de remettre du barbelé. Ça rôde la nuit, je te dis. Prépare-toi à nous filer un coup de main !

– Je connais les renards mieux que les hommes. C'est un renard, c'est sûr.

– C'est un voleur, si je le prends, je le tue. L'an passé, avant le Ramadan, trois moutons de disparus. C'est sur moi que c'est retombé. Tous mes salaires retenus.

– Dieu m'a protégé jusqu'à présent !

– J'ai dit au patron : y a des choses ici qui vont arriver si on sort pas le fusil. Moulay ! A partir de ce soir, tu rentres les moutons dans la maison.

– Dans la maison !

– Voilà les clés ! C'est convenu avec la Demoiselle. Les moutons seront à l'abri.

– Dans la maison !

– Moulay ! Pourquoi que tu m'as caché que t'avais une brebis de mordue. Et si elle tombe malade ! Et si le petit meurt !

– La brebis est guérie. Le petit c'est mon bébé, je l'ai soigné. Pas de problème, Djelloul. Dieu merci !

– On l'a répété au patron. Et moi, qu'est-ce que je réponds ! J'ai l'air d'un con. Moulay ne m'a rien dit. Le patron m'a injurié. Et moi, qu'est-ce que je réponds ? Des bergers, c'est pas ça qui manque. Moulay ! Je préfère te prévenir. La prochaine fois…

– Inch Allah ! Y aura pas de prochaine fois.

Moulay enfonce son chapeau, dos courbé, reprend le chemin de pierres ; soudain furieux, il frappe la terre avec son bâton, soulève un nuage de poussière ocreuse, poussière de sable tiède, poussière d'Afrique… Il suffoque, profère des jurons :

– Putain de sa race ! Putain de lui ! Les moutons dans la maison ! Djelloul le maboul !

19

L’ombre de Saïda est sur ma feuille de papier. Je respire un grand coup dans l’air de la nuit, Saïda se met en mouvement, elle tourne l’énorme clef de la serrure de la porte interdite, porte que j’ai toujours vue fermée. Pleine lune. La lourde porte d’entrée de la maison inhabitée de la Demoiselle propriétaire s’ouvre.

Bêlements des moutons apeurés. Saïda caresse les moutons. Calme. Le silence est retrouvé. Elle avance, éclaire d’une lampe de poche niches et recoins, des colonnades de beauté, des murs carrelés de bleu de vert de brun. Saïda a besoin de toucher. Les losanges et les étoiles s’allument, les moutons sidérés se serrent les uns contre les autres. Boule laineuse et noire. La bergerie est royale, le troupeau hypnotisé.

Saïda se défait du lourd manteau posé sur ses épaules et s’envole par le vaste escalier qui mène à l’étage vers une longue pièce éclairée par quatre petites fenêtres à barreaux. Une seconde porte, bloquée par une barre que Saïda soulève sans effort, donne sur l’immense terrasse claire. Alger étincelle sur la mer. Saïda, face à la figure de lune, a murmuré une prière. Le cri d’un oiseau de nuit a ramené Saïda dans la longue pièce intérieure. Un instant étonnée, Saïda a collé son oreille sur l’un des murs.

– Le mur pleure !

Elle frappe doucement le mur qui semble peu épais à cet endroit, elle écoute mieux.

– Nabil ! C’est mon Nabil qui pleure.

De l’autre côté du mur, Nabil pleure.

Saïda revient de son expédition, recouvre et enveloppe Nabil tendrement.

Moulay, visage usé, cheveux blanchis, dort sur une natte, enroulé dans son burnous. Nabil, qui a trois ans environ, se colle à son père. Une étroite fenêtre, devant laquelle se soulève un rideau de fraîcheur, laisse passer la lumière vive de la nuit.

Saïda glisse la lourde clé dans la poche de la veste de Moulay, qui, réveillé brusquement, secoue la tête dans l'obscurité.

Saïda frappe plusieurs fois le mur du revers de la main, elle est satisfaite.

– Ce n'est pas un mur, c'est une cloison…

– Qu'est-ce qu'il y a ? finit par demander Moulay, pourtant habitué aux excentricités de Saïda.

– Quand le mur a pleuré, j'ai compris.

– Qu'est-ce qu'il y a ? répète Moulay, hagard.

Saïda, épuisée, se laisse aller sur la natte, pose sa main droite sur son ventre.

– Il y a qu'un bébé remue là-dedans la nuit.

– Dieu Miséricordieux !

Moulay remercie Dieu, enroule son turban autour de sa tête, saisit son bâton.

– Une fille ! Inch Allah ! Une fille !

– Cinq garçons, ça suffit !

Ils rient tous les deux comme au temps de l'enfance, au temps du plaisir interdit, quand la flûte de roseau suspendue au vent, mieux que les mots, se confiait à la pierre, roulait ses secrets dans l'oued, bravait le village à l'affût. Moulay, du haut de sa montagne, étreignait Saïda.

Une montagne d'oliviers, de térébinthes.
De chèvres bouffeuses de papier.
Une montagne d'épines, de champs pierreux.
Silence des mosquées sous les oliviers.
Vieux oliviers, vieux et tranquilles.
Et la plainte de la flûte du berger.

– Ah ! dit Moulay, maintenant les flûtes sont en plastique.

Saïda, à treize ans, craignait les vieillards enrichis qui exigent encore une jeunesse pour un dernier mariage forcé. Pouah ! Dieu merci ! Elle était trop maigre, trop mal nourrie. La femme, fruit trompeur comme la pastèque, était soupesée du regard par les hommes, tâtée par les femmes, objet d'un marché qui durait et se concluait. Le mariage au village était une affaire. Pour Saïda et son cousin Moulay, il n'y eut ni pères, ni oncles, ni frères, ni

muftis à affronter. Il n'y avait rien à vendre, rien à échanger. Que des pierres. Une poignée de cailloux. Personne ne s'était opposé à cette union de misère.

Nabil, réveillé, se remet à pleurer. Saïda le serre sur son cœur.

Là-haut, près du sanctuaire, au-delà du chemin de pierres, Moulay, solitaire, prie. Que peut-il demander au saint marabout ? Semoule ? Santé ? Du mouton deux ou trois fois l'année ? Moulay se contente de peu, Saïda veut toujours mieux, miel et parfums, espérance. Moulay sourit.

– Saïda !

Des « jugeurs de sourates » (tout droit sortis du *Muezzin* de Mourad Bourboune. Gloire à Bourboune !) sont venus trouver Moulay le berger, pour lui faire la leçon.

– Au nom de tous nos martyrs, c'est à nous de donner l'exemple, au mari de surveiller sa maison, au fils de surveiller sa mère, aux frères de se surveiller entre eux.

Moulay est d'accord mais il n'a rien à reprocher à « la maison » (« la femme » dans le parler populaire).

– Dieu Miséricordieux ! Je n'ai rien à reprocher…

– Avec le chamboulement révolutionnaire, nos sœurs, qui sous prétexte qu'elles ont participé à la guerre de Libération, veulent se libérer. Dieu les protège ! Et nos frères sous influence de l'étranger qui parlent français, achètent français, pensent français. Que Dieu les ramène à la raison, à leur langue, à leur pays l'Algérie ! Et nos soi-disant héros de guerre sourds à la prière, mangeurs de Ramadan, fumeurs de cigarettes, picoleurs d'anisette et de bière et de vin. Mécréants !

Moulay rêve de parler, de comprendre un peu mieux le français. Quant aux cigarettes, une pudeur excessive ne réussit pas à cacher son désarroi.

– Les cigarettes ! L'alcool !

L'alcool, pendant la guerre, Moulay n'en buvait pas pour se démarquer de l'ennemi qui lui en buvait beaucoup. La guerre est finie, il n'a pas à expliquer qu'il a goûté à la bière. Le vin, jamais.

Jamais il ne touchera au vin qui se répand jusqu'à lui, un ruisseau de vin, un tonneau percé, une balle perdue ; il ne peut chasser de son ventre, de son nez, l'odeur de vin, la tête rouge éclatée des jeunes soldats français du contingent ivres et bruyants. Moulay est dans son sang, le corps attaché. Douleur. Odeur. Infection de mort. Quand ils sont venus le matin pour recommencer, Moulay a hurlé.

– Moulay a refusé de boire le vin. La pierre a refusé de boire le sang.

Les « jugeurs de sourates », pris de frayeur, se sont enfuis en courant.

– La poussière de sable a bu et le vin et le sang.

Moulay, sur le chemin de pierres, en contrebas s'est figé près d'un olivier noueux, diapré, identique à un autre olivier. Le drame a eu lieu. L'orage a éclaté.

SCÈNE DE L'OISEAU

LEÏLA (DEBOUT SUR LA TERRASSE, SOUS LES ÉCLAIRS, IMPLORE LE CIEL)

Fils de Saïda !

Son cri se brise, corps et âme, aux pierres, au lit sec de l'oued, chemin de pierres, pierres ensanglantées.

L'oiseau dans la cage est mort foudroyé.

La Colline. Terre d'Afrique. Terre touchée au rouge, un bouillonnement effrayant se prépare. Une mécanique est en marche. Il y a comme un masque. Qui peut voir clair dans l'obscurité ? Kateb Yacine a vu, lui, le poète a vu. « La confiance était énorme, aveugle – il n'y a pas de mots pour qualifier cette force et, lorsqu'elle retombe, c'est terrible. »

20

Il y a un cercueil sur les dalles de la cour
et devant le portail vert
la mendiante des douleurs.

Rabah Belamri

Saïda, vieillie, usée, ramassée sur son talus, a décidé que son talus est sa montagne. Elle chante indéfiniment la même litanie :

Dieu est mon ami et donne au cœur ce qu'il désire.
Dieu, rendez l'âme à son corps après la torture,
Et rendez, même de très loin,
Les absents à leurs aimées !

Saïda a perdu l'enfance, sa chevelure, ses dents, elle a supporté Saïda. Ils ont tué Slimane. Je suis enlisée avec Saïda. Le scénario est retrouvé et le passé me fait violence, il est déversé sur le papier scène après scène. Je veux oublier (dans le sens de Ségalen), je veux « l'oubli poétique ». J'efface, je mêle, je fracasse la pierre, j'essaie d'en extraire une infime partie de son mystère.

Et je tourne les pages. Le jour est aveuglant, ciel de France, blanc, trop blanc.

SCÈNE DE VIOLENCE – LALLA FATIMA ET SA FILLE AMINA

Lalla Fatima gifle sa fille Amina autant de fois que celle-ci lui répond.

AMINA

Ils l'ont tué.

LALLA FATIMA

C'est moi qui vais te tuer.

AMINA

Slimane est mort dans le chemin.

LALLA FATIMA

Non. Il est mort le lendemain à l'hôpital.

AMINA

Qui ? Qui l'a frappé ?

LALLA FATIMA

Des rôdeurs, des bergers, tu le sais très bien.

AMINA

Ils l'ont frappé à coups de bâton jusqu'au sang.

LALLA FATIMA

Fils de berger ! Fils de Saïda ! Dieu Miséricordieux !

AMINA (HYSTÉRIQUE)

Ils l'ont tué dans le chemin. Voilà ce qui s'est passé.

LALLA FATIMA (TOUT BAS)

Une question d'honneur. Oh, mon Dieu !

AMINA

C'est Ammi Saïd qui l'a trouvé à 5 heures du matin. Slimane râlait encore. C'est Ammi Saïd qui l'a trouvé. Khalti Zoulikha a jeté des seaux d'eau dans le chemin. Le sang a collé à la pierre.

LALLA FATIMA

Oh, mon Dieu ! Quel malheur ! L'orage aura tout lavé.

SCÈNE DE VIOLENCE – LEÏLA ET ZOHRA

Leïla, pâle, est allongée sur son lit dans l'obscurité.

LEÏLA

Mes yeux seront cousus par les paupières. J'irai en enfer.

ZOHRA

Non ! Non, ma petite fleur ! Ce sont des horreurs ! Qui t'a raconté ça ? Crois ta Zohra ! Crois-moi ! Dieu Miséricordieux ne le voudra pas.

LEÏLA

M'approche pas ! Je te crache dessus.

ZOHRA

Que Djelloul me frappe ! Que ton père me frappe ! J'ouvre les fenêtres. De l'air ! De la lumière !

LEÏLA

Mes yeux ne doivent plus jamais voir le soleil. Ordre de mon père.

ZOHRA

Ma petite fleur, regarde-moi !

LEÏLA

Je me referme, m'enfuis, m'arrache le cœur et les pétales. Je meurs, Zohra.

ZOHRA

Mon Dieu ! Quelle mine tu as !

LEÏLA

Je suis une toute de travers. J'irai en enfer.

ZOHRA

Mon Dieu ! Sauvez-la !

LEÏLA

Je brûle, je brûle déjà.

ZOHRA

Non ! Non, ma petite fleur ! Je veux désobéir pour toi.

LEÏLA

Étale les sept robes que mes tantes ont rangées dans le placard !

ZOHRA

Je n'ai pas le droit d'y toucher.

LEÏLA

« Je veux désobéir. » Tu l'as dit. Désobéis !

Zohra étale les sept robes sur le tapis.

ZOHRA

Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau. Surtout la robe verte en velours chargée d'argent, première des sept robes à porter. Et celle cousue d'or ! Et la blanche en voile de soie.

LEÏLA

Zohra ! Essaie la robe blanche !

ZOHRA

Pas la blanche, je t'en supplie. Pas la robe de mariée. Seule une vierge peut la porter.

LEÏLA

La blanche !

ZOHRA

Je ne peux pas. La robe est bien trop étroite pour moi. J'ai grossi. Je ne peux pas rentrer dans cette robe.

LEÏLA

Aide-moi à l'enfiler !

ZOHRA

Dans l'état où tu es !

LEÏLA

Après ce sera trop tard.

Leïla, affaiblie, se lève, se laisse habiller, manipuler.

ZOHRA

Mon Dieu ! Elle est belle comme une princesse.

LEÏLA

Ouvre les portes de la terrasse !

ZOHRA

Vive la mariée !

LEÏLA

Il va venir.

ZOHRA

Qui ?

LEÏLA

Déroule le tapis !

ZOHRA

Quel malheur, quelle folie !

Leïla, somnambule, avance sur la terrasse ensoleillée.

LEÏLA

Il est là, il a mis la gandoura de soie, c'est lui.

ZOHRA

Tes cheveux, il faut relever tes cheveux, te couvrir, te voiler, tu ne peux pas sortir comme ça. Le maquillage ! J'ai oublié le maquillage.

SCÈNE DE THÉÂTRE – SCÈNE DE LA MARIÉE

Un trait noir
Un trait blanc
Un trait rouge

Youyous des femmes. Sifflements des hommes.

Des gouttes de sueur
Un visage travesti
La peur

Le poème de Rachid Boudjedra nous atteint par bribes, nous avons la trouille, la peur. Des spectateurs sont venus avec l'intention bien arrêtée de provoquer une bagarre.

Des visages flous
Et des youyous

Une centaine de flammes vacillent dans la salle, les hommes ont allumé leurs briquets, les femmes sont debout, la cérémonie commence rythmée par le public. A croire que ce sont les mêmes qui reviennent chaque soir au théâtre. La salle est archicomble.

Une nuit

Un viol
Légalisé
Béni
Encensé

Vive la mariée ! Mains et pieds passés au henné, la mariée est livrée au public dans la robe immaculée. J'avance à petits pas, mon visage est complètement voilé, je suis aveuglée, je suis une mariée la trouille à l'estomac, déshabillée par Ménouba et Fadéla tout aussi tremblantes que moi. Six robes à retirer au ralenti, de quoi esquinter le bataillon des frères installés au premier rang. La septième robe est mauve couleur de la nuit, longue, enveloppante, décente, pas question de la retirer ou le théâtre explose. Ménouba et Fadéla ont le geste lent de pure beauté, le geste de Saïda. Mes cheveux sont lâchés, mes joues et mes lèvres maquillées. Boudjedra nous est renvoyé en plein visage.

Un trait noir
Un trait blanc
Un trait rouge

Les youyous des femmes nous accompagnent, nous soulèvent, nous emportent. Le marié a surgi, un burnous blanc posé sur ses épaules, qu'il rejette en arrière, ventre en avant. Il a sorti son couteau. Exorcisme. Silence dans la salle. Les briquets s'éteignent. Un œil de lumière mange la scène, une lancinante mélopée suit le mouvement du mâle poursuivant la femelle dans une ronde sacrificielle. Le public est bouche bée. La barrière formée par les lycéens volontaires qui se relaient chaque soir pour faire une chaîne de protection devant la scène et les policiers habituels sont sur leurs gardes.

Le marié atteint sa proie, le couteau phallus est pointé. Le sang va couler. Du sang ! Brouhaha.

Le marié
Le bonheur
La chemise en sang

La tension est vive, une rangée d'hommes en commando organisé se lèvent, électrisés, prêts à investir la scène.

– Les filles, on va les vitrioler, déclarent-ils solennellement.

Je me suis arrêtée un instant au bord du cercle de lumière, pieds nus, éperdue, fixant Badi, le comédien qui joue le rôle du marié, arrêté également dans son mouvement. Des coulisses, K. nous crie de continuer. Toute la salle se lève. L'équipe arrive sur la scène.

Des visages flous.
Et des youyous.

Yallah ! Nous continuons. Les perturbateurs ont-ils quitté le théâtre ? La danse va jusqu'au sacrifice. Le marié, à coups de percussions, enfonce son couteau une dizaine de fois dans le ventre de la mariée. Je m'évanouis, abandonnée, oubliée sur la terre, poupée, automate désarticulé sur scène.

Les lycéens sont soulagés, pas d'incident ce soir, pas encore, et la voix reprend le poème de Boudjedra. Un tremblement nerveux m'empêche d'être parfaitement immobile comme le veut le metteur en scène… Je tremble, c'est plus fort que moi. J'ai mal, j'étouffe.

Un trait noir
Les entrailles qui se nouent
Un trait blanc
Les cuisses qui se serrent
Un trait rouge
La fête bat son plein
Le marié boit du miel.

Premières représentations. Salle oppressante. Presse hésitante, puis avec nous. Jamal Eddine Bencheikh s'enthousiasme – « spectacle étonnant, novateur ». *Jeune Afrique* parle de cette expérience théâtrale comme de « l'une des plus originales qui se déroulent actuellement sur le continent africain ». Une pièce qui déchaîne les passions – *La Situation de la femme en Algérie* – « la grande affaire de notre société ». Une pièce basée sur des faits vécus, sur des témoignages de femmes, témoignages notés enregistrés pendant des mois… presque une année.

De la Colline au théâtre, le cri de Leïla.

SCÈNE DE VIOLENCE – LEÏLA ET ZOHRA

Leïla, allongée sur son lit, est saisie de tremblements.

LEÏLA

J'étouffe.

ZOHRA

C'est ma faute, c'est ma faute, tu as mis la robe immaculée. Tu n'avais pas le droit.

LEÏLA

Zohra ! Dis à mon père ! Vite ! Dis-lui ! Une douleur dans le ventre, je brûle, je meurs.

ZOHRA

Dieu Miséricordieux ! Un docteur !

LEÏLA

Yemma ya yemma ! Ma mère ! Pourquoi ?

ZOHRA

Lalla Fatima ! Lalla Fatima !

SCÈNE DE VIOLENCE – LALLA FATIMA ET SA FILLE AMINA

AMINA

Où est Leïla ?

LALLA FATIMA

Tais-toi !

AMINA

Où est Leïla ?

LALLA FATIMA

Tais-toi ! Tais-toi ! Tais-toi !

AMINA

Leïla a été empoisonnée. Zohra me l'a dit.

LALLA FATIMA

Tu as répété ? Où ça mène le lycée !

AMINA

On l'a empoisonnée.

LALLA FATIMA

Malheur à toi ! Zohra n'a rien dit.

AMINA

On l'a enfermée des mois.

LALLA FATIMA

Elle a jeûné.

AMINA

Enfermée. Forcée.

LALLA FATIMA

Elle a réparé l'honneur de son père.

AMINA (EN LARMES)

Leïla, elle meurt.

LALLA FATIMA

Non. Son père a pardonné, il va déménager, l'emmener loin d'ici, oublier.

Lalla Fatima a dit la formule de conjuration des malheurs.

Amina, sœur du Boiteux, Amina, mon amie, n'a plus jamais prononcé le nom de Leïla.

21

Je grimpe le chemin de pierres, je m'arrête devant la lourde porte de la propriété, je touche la « main de Fatma », larmes de bronze.

– Où est Leïla ?

Seules les pierres ont parlé. Mon lit est celui de l'oued desséché. Farida ! Je ne dors plus. Impossible de joindre Farida B. Le téléphone sonne occupé.

Debout ! Faut rendre l'âme ! Tambourins ! Derboukas ! Tam-tams ! Casseroles et bassines retournées !

– Tout est bon qui fait du bruit.

Le désert vient à la Colline, souffle sa poussière tiède et ocreuse ; Aziz, arrivé avec son baluchon, s'est présenté comme Négro, annonçant ainsi la couleur ; d'humour féroce, il démolit tout ce qui pue de près ou de loin le racisme ordinaire, il danse en jouant de dix instruments, il est à lui tout seul le spectacle Terminus la Consulaire. Ses pieds cognent, le caillou grêle le corps, fouette la sueur. Rien à voir avec la danse du foulard, ventre sirupeux, miel et mièvreries. Circulez ! Qui danse est condamné à la transe. La torpeur est minérale, le corps est animal, la procession sauvage et endiablée grimpe le chemin de pierres. Du théâtre à la Colline, toute l'équipe est là.

– Jusqu'au sanctuaire ! Yallah ! Continuons le combat !

Rires et délires. K. notre metteur en scène a acheté tous les oignons d'Ammi Saïd. Place nette sur la carriole. Dernier bus du soir. Paix. A demain, Inch Allah !

– Mangez des oignons, mes garçons ! Rien de mieux pour la santé.

– Nectar des dieux, explique K., les Égyptiens l'avaient sacré.

K. mangeur d'oignons, mystico-cocasse dans son habit d'ouvrier bleu passé, n'a qu'une obsession (quand il ne rumine pas sa mise en scène), l'oignon.

– De la naissance à la maturité, l'oignon se couvre de vingt peaux successives. Chaque homme aurait ainsi vingt peaux depuis ses origines.

– Et mes oranges ? Hep ! Les artistes !

– De l’oignon, rien d’autre !

Ammi Saïd n’insiste pas. K., possédé par les vingt peaux des origines, a décidé comme chaque année d’entraîner toute l’équipe à subir la cure d’oignons, cure de jouvence.

K. tiendra des mois et finira tout seul son oignonthérapie. Un matin, ses jambes ne le porteront plus. Quand il voudra, en tant que bipède, se mettre en marche, il s’écroulera. Chute de tension. L’oignon est un excellent hypotenseur… K. a vingt peaux mais plus de jambes. C’est alors qu’Ammi Saïd conseillera une cure de vitamines, nous vendra ses oranges et son discours politique sur le jus d’intelligence. On se moque… K. se remet à ruminer sa mise en scène sur la pierre, il tient une nouvelle idée, déstabilise S. qui se tient à ses côtés en position d’assistant privilégié. K. s’accroche à son idée toujours fixe, mais le chemin Casse-ta-gueule le fait glisser. S. rigolard est d’accord sur tout, oignons compris, si au bout du chemin, avant d’aller brûler en enfer, il boit un verre de vin rosé, vin de fraîcheur et trinque à la Suisse.

– Santé et conservation !

– T’as trop bu ? Joue le pendu à la branche d’un amandier ! Secoue la neige !

Lounès, le chauffeur du bus, nous aime bien.

– Le théâtre ! Le théâtre ! Je ne vais jamais au théâtre.

Il offre des cigarettes à tous et entreprend la conversation, il est lui-même gros mangeur d’oignons.

– Vingt peaux ! Quelle est la bonne ?

– Au cœur de l’oignon, tu as la peau la plus tendre, la plus fine, la plus délicate, produit heureux des vingt générations passées.

– A condition d’être bien dans sa peau.

– Dans ses peaux.

– La peau la plus ancienne, la plus coriace, couvre le tout.

– C’est la peau du Berbère. Lounès n’en démord pas.

Rires de la bande qui détournent de justesse une guerre entre Berbéro-Arabes et Arabo-Berbères.

– Lounès ! Les vingt peaux sont condamnées à vivre ensemble, sinon tu fais un oignon écorché.

Ammi Saïd est enchanté par la théorie des vingt peaux. Et, en plus, il vend ses oignons.

– Tous Arabo-Berbères ! Tous Berbéro-Arabes !

– Tous « circoncis de travers », aurait ajouté le poète Djaout.

– Vive l'oignon symbolique et révolutionnaire !

Nous grimpons le chemin de pierres dans la folie de la langue déchaînée, de la vie dans tous ses éclats, de l'espoir, de la joie qui nous a pris, l'espace de ces quelques années.

– Où est Leïla ?

Aziz me tire, me pousse, fabrique un transistor imaginaire, imite toutes les radios étrangères, langues, accents, parasites, trouve enfin la France, à moins que ce ne soit le Luxembourg à l'heure des informations. Page de publicité :

– Mangez des oignons ! Les oignons, c'est la santé.

Omar, qui prétend avoir une tête sémitique, un cœur culturellement islamique, tient à ses vingt peaux.

– Et la peau des Français ?

– Une peau transparente. Cent trente ans, qu'est-ce que c'est ?

– Une peau transparente qui parle la langue de Molière.

Omar, le plus étonnant Scapin du Conservatoire d'Alger, classe de monsieur V.G., bougonneux professeur détaché de France tellement coopérant qu'il se prend pour un « taleb » de l'école coranique et cingle les mollets des filles et les doigts des garçons de sa longue et flexible saloperie de baguette, trique de bois, prolongement de son œil jamais satisfait. Omar le fait tourner en bourrique.

– Pas touche aux filles !

Entre deux cours, entre deux classes, c'est la course folle à la liberté, sous les arcades, rue de la Lyre, place des Martyrs, ruelles de la basse Casbah, Omar, Ménouba et moi, nous sommes en territoire connu, notre

quartier est le marchand étalé en couleurs sur le trottoir, on repart à cent à l'heure, le moelleux, le poisseux, le collant plein la bouche, plein les mains, plein les poches, des sucreries, de l'énergie pour aller jusqu'au soir rire aux larmes en duo avec Omar, jouer Molière, Marivaux et Regnard.

– Regnard, captif à Alger de 1678 à 1679, un siècle après Cervantès, aime à répéter monsieur V.G. qui aurait pu être professeur d'histoire et être ainsi hors du Conservatoire.

Omar est la star de la classe.

– Il ira loin, il ira loin, bougonne le professeur… Mais il devra changer de nom. Omar n'est pas un nom de star.

Omar changera de figure. Le visage brûlé dans un accident, il adoptera définitivement la barbe et sera le barbu le plus hilarant d'Alger. A seize ans, Omar avait déjà le don de la comédie et un cœur de lumière, si tous les barbus avaient été comme lui, le peuple d'Algérie serait mort de rire… Et Azzeddine, grave et frêle, allure de jeune premier désenchanté qui travaillait ses rôles en solitaire, serait encore du bon côté de la vie. Azzeddine, le rêveur, le peu causant, le modeste, l'acharné, sera assassiné devant le Théâtre National d'Alger. Une mare de sang sur le pavé.

Derrière les Galeries Algériennes, rue Hariched (ex-rue Mogador, indiquaient les programmes), le Théâtre des Trois Baudets, théâtre de variétés, avait connu la gloire en 1942 (cela fait un peu froid dans le dos), il s'était endormi en 1952. Délabré, poussiéreux, il s'était radicalement réveillé le 8 mars 1970. Première représentation de la pièce *La Situation de la femme en Algérie*. Nous n'avions pas eu le temps de trouver un autre titre. Et quelle pièce ! « Celle par qui le scandale arrive », avait écrit la presse.

Théâtre et Culture (ex-Théâtre des Trois Baudets), Petit Théâtre qui fut nôtre durant des années frémissantes toutes portes ouvertes, qui fut notre maison, notre réconfort, notre Révolution, notre jeunesse, notre tourbillon, notre perte. Le rideau était usé, la scène trop étroite, les sièges défoncés, ceux qui n'avaient pas de lieu où loger dormaient, enroulés entre deux rangées. Le bouche à oreille, le fameux téléphone arabe, avait fonctionné bien mieux que le téléphone national et opérait des connections à travers

tout le pays. Tel était de l'Est, tel était de l'Ouest, tel était musicien, mime, acrobate… Tout ce qui chantait, dansait, déclamait, rêvait, arriva rue Hariched, Aziz et son baluchon en tête.

Le copain boulanger, voisin du théâtre, fournisseur en pain, crédit illimité, fut notre premier soutien, il restait ouvert avant pendant après les représentations et rentrait dans ses frais. Les deux vigiles, censés nous surveiller, surtout pendant le Ramadan pour dénoncer les mécréants, découvraient notre combat, assistaient aux répétitions, comprenaient que les filles sur la scène ne sont pas des putains et que frères et cousins sont présents le soir pour les protéger. Le copain boulanger fut également notre premier personnage dramatique. Un jour, à une certaine heure, son étoile bienveillante qui brillait au-dessus de la boulangerie l'abandonna. Ce même jour, sa femme l'a quitté pour retourner chez sa mère, son jeune commis parti livrer du pain est passé sous un arbre au moment où celui-ci, déraciné par le vent, tombait sur la camionnette qu'il conduisait. Le commis est dans le coma. Le boulanger n'a plus de femme, plus de commis, plus de camionnette. Et nous, en écoutant son histoire, on sut que l'on pouvait rire et pleurer à la fois. Nous étions au théâtre.

Tout un groupe se resserra, jeunes de tous bords, ferment de passions, enfantant à dix puis vingt puis trente un embryon de théâtre en fusion. Pas de vedettariat, une égalité absolue de tous les membres, une soi-disant création collective, une utopie presque réussie qui gagna les rues environnantes, les lycées, l'université.

K. en fut responsable, il en fallait bien un pour signer. K. comme Molière avait l'âge, il était majeur et arrivait de Paris auréolé de ses années d'étude à la Rue Blanche. (Longtemps cette rue Blanche m'obséda.) Il en revenait capable d'être à la fois le roi des Perses, un soldat allemand dans une pièce de Brecht et Nuage de Fumée dans *La Poudre d'intelligence* de Kateb Yacine. Le Conservatoire de Paris vint à nous, se combina d'une autre façon et s'en retourna.

K., ascétique de tempérament, un brin gourou, mangeur d'oignons, basse tension, aimait être écouté, entouré, maniait avec la douceur d'une pilule calmante le « je n'ai pas dit oui je n'ai pas dit non ». Tout restait toujours possible.

S., poète à l'état scientifique, avait un numéro de charme qu'il expérimentait de débat en débat, il passa de la physique à la métaphysique, prêt à affronter tous les arguments spécieux de l'ennemi, provocations et déformations des faits. Il se tenait à la disposition de tout approcheur, fouineur, fonctionnaire en fonction, politicien, journaliste, il répondait, en français, en berbère, en arabe dialectal et populaire, en arabe classique, il aurait répondu en javanais si la situation l'avait exigé, ce n'était pas une matière grise mais une mine d'or. Il savait ce que l'autre en face voulait entendre. L'autre ? Le Parti. L'important, c'est le feu vert du Parti. Lequel ? Y en a qu'un. Pourquoi ? Le peuple ne fait qu'un avec sa jeunesse et le Petit Théâtre est officiellement sous l'égide de la JFLN (Jeunesse du Parti). Quand le Festival pan-africain bat son plein de tam-tams, l'Algérie est en Afrique, le théâtre aussi. Quand les discours officiels commencent par : « Nous, les pays arabes », le théâtre change de continent ; enfin, on ne sait pas, on n'est pas très forts en géographie, on voyage enfermés dans le théâtre, 15 rue Hariched. Quand un Responsable du Parti franchit la porte, il est accueilli.

– Notre expérience est algérienne, socialiste, populaire, islamique…

On a oublié théâtrale, c'est égal.

J'ai retrouvé le programme de l'année 1972. Je lis : « Théâtre et Culture invite le public à une séance débat, illustrée de scènes théâtrales, ayant pour thème *La Situation de la femme en Algérie*. Entrées : scolaires 1 DA (un dinar) ; travailleurs 2 DA. » Il y a même un abonnement annuel de 5 DA. Pas de quoi s'enrichir.

J'étais « la sœur » qui ne se montre jamais aux réunions du Parti, qui ne dit pas un mot aux débats. J'étais déclarée Européenne (cela faisait moins français) ou Kabyle de France selon la rumeur. J'avais dit à K. pour le tranquilliser :

– J'accepte tout, je suis zouloue.

Longtemps après, dans une foule, au Festival de Cannes, un homme sera précipité vers moi, s'excusera, confus, puis stupéfait :

– On se connaît… Je vous connais ?

Mais déjà la foule nous sépare.

– Alger ?

– Peut-être.

– Le Petit Théâtre à Alger ?

– Oui.

– J'étais lycéen, je faisais la chaîne devant la scène, j'étais volontaire tous les soirs.

Il est obligé d'élever la voix pour être entendu.

– C'était l'année du bac.

– Vous l'avez eu ?

– Non.

Le lycéen volontaire a disparu en criant :

– C'était vous la mariée ?

– Oui.

La mariée a encore le trac. Nous sommes dans la loge du théâtre, S. m'aide à boutonner la robe de mariée. (Pourquoi cette série de minuscules boutons dans le dos ? Une robe récupérée probablement, nous n'avions aucun moyen matériel, très peu de subventions. Tout faire. Tout inventer.) S. est le seul comédien disponible avant mon entrée en scène pour le tableau dit : *Mariage, viol légalisé*. La musique nous parvient en coulisses, elle est notre point de repère, mon angoisse. Alors, pour me décontracter, S. m'invite à danser la valse africaine… et l'on valse.

– Vive la mariée !

La mariée du bord de mer, au pied de la Colline. Je suis la mariée, on n'ose pas dire étrangère, la première mariée à déranger la mairie de Bologhine, ex-Saint-Eugène, il faut ressortir les papiers, le Code civil de la poussière. Les vieux plissent les yeux, ont-ils trop bu d'anisette en cachette ? Ils voient comme en vrai, comme avant, une mariée du temps passé. Les visages des femmes immobiles sous le soleil de juin sont graves. Pas un sourire. Les fils, trésors des mères en ce pays, sont morts par milliers. Que vient faire cette mariée ? Que va-t-il se passer ? Un seul youyou lancé par une femme est repris en chœur. Un youyou à effacer la guerre. Qu'une pluie de roses balaie le malheur passé, présent et à venir ! Je voudrais m'agenouiller devant les femmes, baiser leurs mains, demander pardon. Non, je vole insouciante et légère, portée par l'air de la mer. La douleur viendra plus tard.

22

Comment rendre à l'Algérie ce qu'elle m'a donné ? Inoubliables youyous de joie durant ces nuits de théâtre, nuits de combat. La belle aventure avait commencé avec la mise en scène de *La Poudre d'intelligence* de Kateb Yacine, pièce traduite par S. en arabe dialectal ; le sultan était un PDG, le public adorait. Quand Kateb Yacine rentrera en Algérie, après dix ans d'exil, il viendra directement au Petit Théâtre, il passera des jours et des nuits avec nous. Kateb, visage déterminé, paroles libres, rocher. Cette liberté qui mène les poètes à vivre en danger. Kateb, le Frère Événement, va présenter en arabe populaire sa pièce *Mohamed prends ta valise* et se heurter en son pays à deux murs haut dressés. Devant, le Mur des Responsables du Parti ; derrière, le Mur des « Frères Monuments ». Mode d'emploi : faire un tour sur soi-même pour voir ce qui va changer. Devant, le Mur des « Frères Monuments » ; derrière, le Mur des Responsables du Parti. On a tourné ainsi. Les deux murs se sont consolidés, du béton armé.

K., empêché pour la mise en scène d'un prochain spectacle, recommencera ses cures d'oignons. Il décidera de transformer le théâtre, d'abattre les murs. De l'air ! Autodestruction ? Le groupe se disloquera. Manque de ciment, manque de tout, le théâtre ne sera pas reconstruit. Théâtre et Culture, lieu prémonitoire d'une Algérie qui se démolit, se fissure, se délite, tombe.

Et un énorme fracas s'est abattu sur la Colline. Saïda, une massue à la main, traverse sa cour ; Saïda, enceinte de neuf mois, brandit la massue.

– Je vais écraser la maison.

C'est alors que la prière du muezzin a retenti puis dérapé.

– Z'ont pas réparé le haut-parleur, z'ont rien réparé, dit Moulay soudain réveillé sous son olivier.

– Qu'est-ce que c'est ? Un tremblement de terre ?

Un nuage de poussière de plâtre a chassé un nuage de mouches. Nabil, enroulé dans un voile, est tout blanc. Saïda a furieusement détruit le morceau de mur cloisonné qui relie son gourbi à la longue pièce de la

grande maison. Elle est passée à travers le trou de la cloison effondrée comme la fée Halloula à travers un miroir… Épuisée, le visage heureux, la robe enneigée, elle s'est immobilisée face à Moulay, Ali, Farid, couverts de blanc également et statufiés, elle a fermé les yeux et porté les deux mains à son ventre.

– Ali ! Va chercher Lalla Fatima ! Vite !

SCÈNE FINALE – NAISSANCE

Lalla Fatima et sa fille Amina ont préparé le linge et la cuvette d'eau dans la grande salle carrelée de bleu et de vert.

LALLA FATIMA

Comme c'est beau ici !

SAÏDA

C'est encore plus beau la nuit.

LALLA FATIMA

Repose-toi ! Cesse de parler ! Respire profondément !

Lalla Fatima palpe le ventre de Saïda.

SAÏDA

J'ai demandé une fille cette fois.

LALLA FATIMA

Avec un ventre comme ça, c'est un garçon.

SAÏDA

Une fille comme ton Amina.

LALLA FATIMA

Un garçon manqué, tu veux dire.

Saïda, allongée par terre sur une couverture, s'adresse à la Vierge Noire.

SAÏDA

Une fille, Inch Allah !

Moulay a repris sa place à l'ombre de l'olivier, il a prié Dieu, le Tout Miséricorde, le Miséricordieux. Le bébé a crié. Le bourdonnement des mouches a cessé. Lalla Fatima, triomphante, a annoncé la naissance.

LALLA FATIMA

Une fille de plus dans la Colline.

Moulay a secoué la tête, saisi son bâton, caché son émotion.

MOULAY

Ma fille ! Appelez-la Houria !

LALLA FATIMA

La nouvelle venue s'appelle déjà.

AMINA

Leïla.

Amina tient Leïla dans ses bras ; Moulay, penaud, attendri, regarde ce petit tas de linges blancs.

MOULAY

Si la mère de mes fils a décidé… Leïla !

LALLA FATIMA

Houria ! A l'Indépendance, toutes les filles étaient des Houria. L'Indépendance est terminée.

Moulay s'appuie sur son bâton, si une autre fille vient à naître, Inch Allah, elle s'appellera Houria, Liberté… Il va de ce pas faire une prière.

Là-haut, près du sanctuaire, au-delà du chemin de pierres, la terre se couvre de Koubbas, mausolées en forme de cubes et de coupoles immaculés parfois bleutés, autant d'îlots de paix, points de silence éparpillés, quelques gouttes de pluie sur une terre aride. Des peuples de bergers y reposent, Moulay les voit mais n'ose pas en parler, en dessous, en deçà, la terre d'Algérie est pleine d'os, de cendres et de pierres, il n'est pas tout seul sous la lune. Apaisante éternité.

23

Farida B. téléphone enfin. Elle est emportée, trop, ce n'est pas, ce n'est plus ma Farida. Lui ai-je dit que j'avais retrouvé le scénario ? Farida parle, parle.

– Nous ne sommes plus en 1972… Mille neuf cent soixante-douze, a martelé Farida. La maison où tu habitais, l'épaisse maison s'est écroulée.

– Écroulée !

– Le jasmin piétiné. Ton chemin goudronné.

– Goudronné !

– Là-haut, tout est transformé. La Colline a explosé démographiquement, une maladie rongeuse de cervelles, de cœurs et d'entrailles s'en est emparée. L'intégrisme est contagieux quand il trouve son terrain. Un certain vieux, encore droit comme un sergent, qui continuait à vendre ses oranges, serait mort assassiné, y a déjà plusieurs années.

– Ammi Saïd !

Je suis paralysée.

Trois hommes jeunes ont surgi, trois gamins de Z'ghara probablement nés des mains de Lalla Fatima qui ont remplacé les mains de Khalti Zoulikha, trois rancuniers, trois puceaux à qui Ammi Saïd a proposé ses oranges, belles, rebondies, mamelues.

– Du jus d'intelligence bon à déniaiser, radical et garanti.

– Ce vieux-là a blasphémé, a dit le chef.

Ammi Saïd a reconnu le petit caïd surnommé « l'Émir » dont le leader est un ancien imam de la mosquée, un vieux trouillard de première pendant la guerre, un haineux qui, lui, se fait appeler « Cheikh ». Les hystéries remplissent le néant, le crime est possible.

Ammi Saïd, le prince des princes, qui touche du doigt le paradis bien mérité, se courbe soudain, fatigué. Sera-t-il tué d'une balle dans la tête ou lacéré par un couteau ?

Allah Akbar ! Mais le monde est petit. Un gamin qui obéit à un pantin qui obéit lui-même à un vieux fou sanguinaire fait la loi en cet instant.

– Tu es jeune, seule la barbe a poussé, je te l'ai déjà dit.

– A mort ! a marmonné le chef au sous-chef qui s'est tourné vers l'exécutant qui a sorti le couteau.

– Toute âme goûte à la mort, mon fils, tu l'as goûtée avant moi. Dans le tumulte, ton oreille n'entend plus, ton œil ne voit plus, ton cœur ne bat plus, tu es mort, mon fils. Qui t'a tué ? Voilà la seule question que tu devrais te poser. L'Algérie est une pierre fendue, une saignée derrière le cou de son propre frère, de son propre père, une blessure profonde, lointaine. Tu descends au fond de la blessure, tu cherches la graine et l'engrais, le funeste engrais qui l'a alimentée jusqu'au péril.

– Assez !

Turban et gandoura en sang. Ammi Saïd, avant de mourir, a cité le Coran.

– Et pourtant, « L'homme a été fait de la plus belle manière ».

Ammi Saïd m'appelait « Fille de Gabriel ». Un jour, tout à fait par hasard en achetant des oranges ou des oignons, je lui avais dit le prénom de mon père.

– Que l'ange Gabriel revienne ! Qu'il foudroie l'ange d'obscurité !

Là-haut, le sang d'Ammi Saïd a coulé, un arbre éternel et vert a poussé à ses pieds.

J'ai posé le stylo. J'ai aspiré la Colline. Des étendues de sable aux étendues de neige, je lis Mohammed Dib : « Une seule feuille blanche sans souvenirs. Vous pouvez dessiner ce qu'il vous plaît dessus… des arbres, des maisons, des fleurs, le ciel… Des routes qui s'en vont partout. Le monde comme vous aimeriez le voir. »

24

> Existe-t-il encore aujourd'hui du rose, au soleil couchant, au soleil sanglant, dans le ciel algérien ?
>
> Assia Djebar

Déjà l'an 2000. Premier janvier. Premier matin. Farida B. me téléphone. Cette fois, elle a vraiment déménagé, elle a quitté Alger.

– Je m'accroche à mon talus. Chacun s'accroche à son talus. On attend. On espère. On ne peut pardonner que si on peut punir.

2001, 2010, 2020. En ce pays, le carré est magique, l'arceau chante sur les murs. J'ai grimpé le chemin, fragments de pierres, fragments du monde, ailleurs de nous-mêmes.